SERAING. OUGRÉE. JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1
Trimestriel: nº10 – Avril-Juin 1997 **éd. resp. Luce Minet** **4102 Seraing**

Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing

Souvenirs des années 30 - 50 : les mines, les commerces (suite), quelques loisirs... et les beaux restes

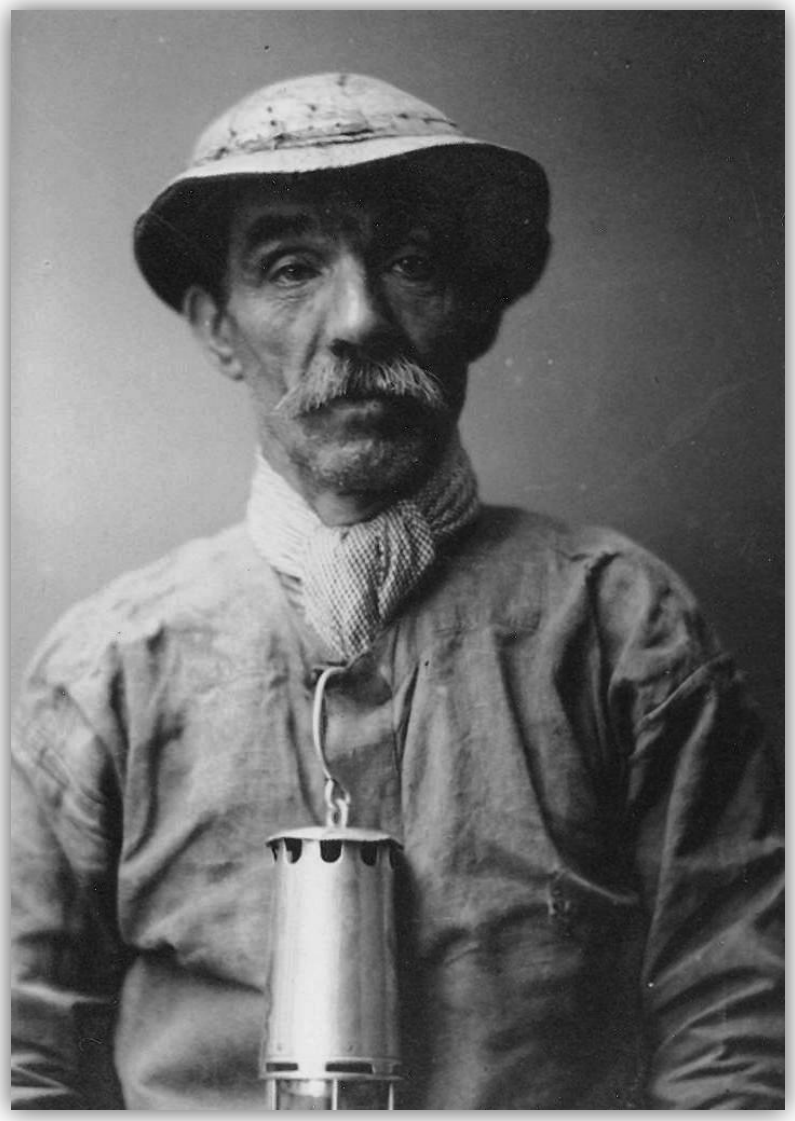


Photo trouvée chez les grands-parents d'un Sérésien

Merci et au revoir

Aux lecteurs qui nous ont fait connaître leur attachement à la revue, nous pouvons avouer que les témoignages et documents nous ont instruits sur de nombreux sujets du passé. L'activité autour de la revue nous a permis de lier connaissance avec des personnes d'un certain âge; ces rapports, qui sont parfois devenus des rapports d'amitié, sont la récompense d'un travail qui – il faut bien l'admettre – comporte aussi des corvées. Voilà pourquoi nous disons merci à tous ceux qui ont participé à cette oeuvre, petite et pourtant indispensable.

En rassemblant les souvenirs, les photos, les documents, nous nous sommes rendu compte qu'il reste énormément à faire pour préserver le passé et pour que ses aspects positifs influencent plus les jeunes générations. A notre avis, seule une équipe soudée, ayant pour base commune la recherche de la vérité historique sans parti pris, peut prendre la relève de la revue et être efficace. Dès à présent, nous essayons de réunir les quelques personnes susceptibles de former une "Commission pour l'Histoire et la Mémoire de l'entité de Seraing".

Si ce projet se réalise, alors les premiers liens qui ont été établis entre nous se renforceront: nous nous retrouverons en diverses occasions pour des publications, des spectacles, des expositions, etc.

Forts de cet espoir, nous vous disons au revoir.

Luce et Michel Nejszaten-Minet

Les mines

Témoignage de Mme A.L (Jemeppe)

Je suis née en 26, dans une famille de mineurs. Nous habitions rue des Kessales, dans le coron de la mine du Bon Buveur (voir photos p 13-14).

Mon père est descendu à la fosse à douze ans, il a fait trente-neuf ans de mine, dont trente-huit au fond. Il a arrêté après un accident survenu à son étage; il n'a pas été blessé mais ça l'a tellement choqué de voir les corps qu'il a dû être hospitalisé (pour la première fois de sa vie) et il n'a plus voulu retourner. Quand mon parrain, mineur aussi, venait chez nous, mon père et lui ne faisaient que parler de la mine. Nous ne ressentions pas d'inquiétude, nous avions été élevés là-dedans, ça nous semblait un métier comme un autre, ni plus ni moins dangereux. Il arrive ce qu'il arrive, c'est pareil quand on traverse la rue. La seule chose, mon père nous disait toujours, avant de partir, à quel étage il se trouvait. Je me souviens que j'allais le rechercher à la sortie, et si noir qu'il était, je le repêchais sans me tromper. En 36, le charbonnage a fermé pendant la grève, je voyais des attroupements et des gendarmes mais rien de violent. Ma mère reprochait souvent à mon père: "Tu vas encore payer tes timbres! Et quand c'est grève, le syndicat ne te donne jamais un franc!". En 45, il a travaillé avec des prisonniers allemands, avant de quitter. Il a quand même pu profiter de sa pension jusqu'en 60; il est décédé à soixante-six ans.

Ma mère a tiré des berlines hors des cages, en surface, dans les années 20, avant de m'avoir. J'étais enfant unique. Quand je n'étudiais pas bien, ma marraine me disait que plus tard, j'irais trier les pierres à la mine.

Mon grand-père paternel a travaillé quarante-neuf ans au fond, à Flémalle, il est mort à 78 ans, en 43. Il avait eu dix-sept enfants (deux fois des triplés, plus des jumeaux), dont dix sont restés en vie et plusieurs sont devenus mineurs.

Souvenirs de M. Lucien Godefroid (suite du n°6))

Q.: Qu'est-ce que la guerre a changé dans le charbonnage du Many?

R.: L'occupant avait besoin de nous, on nous donnait une ration supplémentaire de tabac, des patates et du saucisson. On nous foutait la paix, les Allemands ne venaient pas sur place. Sauf lors de la grève en 42 ou 43, parce que nous n'avions pas reçu le supplément de tabac; ils ont réglé l'histoire aussitôt. Une autre fois, la direction a ordonné de murer l'accès à une taille très haute. Quelqu'un a-t-il mouchardé ? Les Allemands sont venus voir:

- Qu'y a-t-il derrière ce mur ?
- Le feu.

Ils n'ont pas osé abattre le mur pour vérifier. C'était une couche de 2,50 mètres ! Nous laissions exprès de beaux gros blocs de charbon partir avec les déchets; les gens ramassaient sur le terril comme des poules sur un fumier. Déjà avant-guerre, cela se pratiquait, car le charbon était un problème pour les pauvres gens. Avec la guerre, c'est devenu plus grave. Parfois, on remplissait de charbon la moitié de la berline, et on le recouvrait de

pierres pour le camoufler; autant de récupéré pour les gens.

Le directeur était dans la Résistance. Nous l'avons su en 43. Trois ou quatre hommes masqués sont arrivés un jour sur la passerelle: "Ne bougez pas, on ne vous veut pas de mal", et ils ont emporté l'argent de la paye. Nous en avons reconnu un à sa silhouette très caractéristique, filiforme. On s'est dit que le directeur était de mèche. Autrement, les résistants communistes menaient leurs activités en dehors de la mine, je n'étais pas au courant.

Q.: Que mangiez-vous pendant la guerre ?

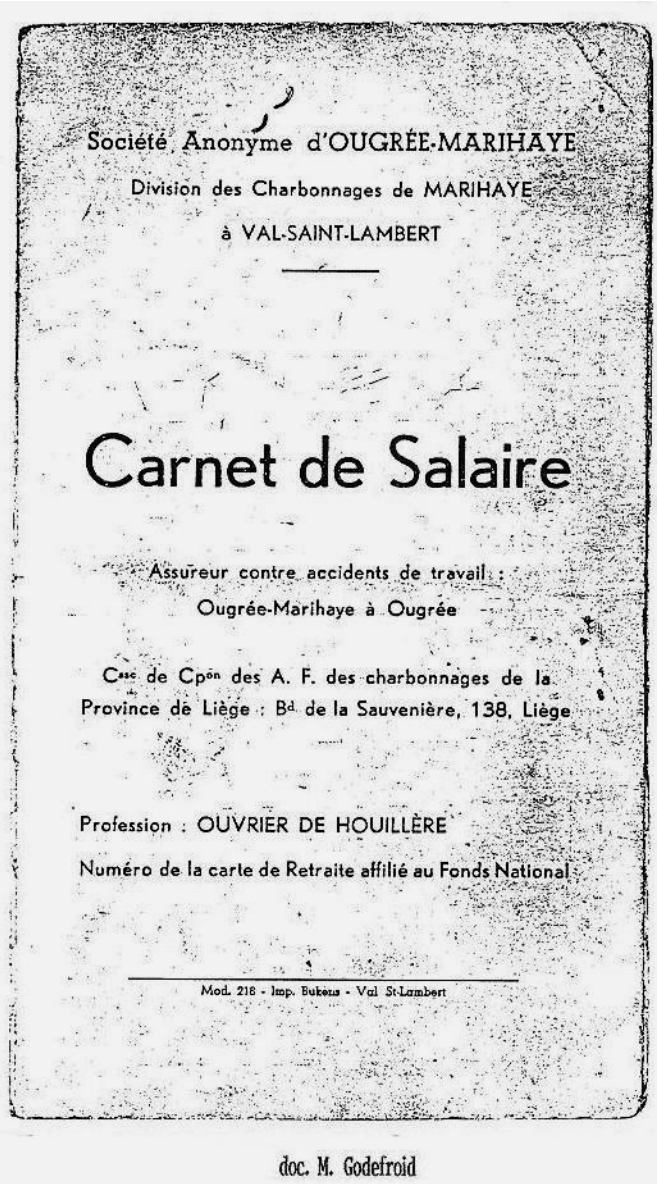
R.: Nous recevions les patates et le saucisson, naturellement cela ne suffisait pas. A la mine, je n'ai jamais voulu ma ration de soupe, la "reich-pape", parce qu'elle venait d'eux. Elle sentait bon, pourtant. Nous avions du mal à trouver quelque chose, nous n'avions pas de parents à la campagne, pas de jardin ici, et puis nous étions sans expérience; les vieux savaient mieux s'y prendre que nous.

Je partais dans les campagnes avec mon frère et deux copains – "on allait à l'patte di gate" (à la patte de chèvre, sonner aux portes, quoi). Nous étions mieux reçus en Ardenne que par ici. Nous faisions le tour de la moitié du village à deux; puis, on se renseignait les fermes hospitalières, et rebelote pour les deux équipes. Parfois, les gens donnaient par peur de notre allure.

On n'a jamais rien acheté ou troqué; on recevait ou on volait. On ne payait même pas le train pour y aller; on jouait à cache-cache avec le contrôleur. Des fois, on revenait avec pas grand chose. Pour se moquer de notre voisine, qui écoutait à travers la cloison, on criait bien haut: "Ah! on va partager dix kilos de farine, cinq kilos de beurre, combien pour chacun ?" – on avait récolté une ou deux tasses de farine... et sûrement pas de beurre.

Ma mère a trouvé de la farine de châtaigne au magasin; elle a cuit des galettes avec. A part moi, personne n'en voulait à la maison.

En 43, je me suis marié et le petit est né le 6 décembre. Depuis des semaines, les copains blaguaient: "Qu'est-ce que tu auras à la Saint-Nicolas ?", et je répondais: "Un enfant". Ils n'ont pas voulu me croire quand c'est arrivé.


Société Anonyme d'OUGRÉE-MARIHAYE

Division des Charbonnages de MARIHAYE

à VAL-SAINT-LAMBERT

Carnet de Salaire

Assureur contre accidents de travail :
Ougrée-Marihaye à Ougrée

Csse de Cpôn des A. F. des charbonnages de la Province de Liège : Bd de la Sauvenière, 138, Liège

Profession : OUVRIER DE HOUILLÈRE

Numéro de la carte de Retraite affilié au Fonds National

Mod. 218 - Imp. Bureaux - Val St-Lambert

doc. M. Godefroid

Déporté

En juillet 44, j'ai été déporté. Les Allemands ont contrôlé dans le tram 33. J'étais parti à la campagne pour voler une poule, je les attrapais avec un grain de maïs piqué dans un hameçon. Ma carte de mineur indiquait que je travaillais le matin – c'était le matin, je n'étais pas allé au travail, on s'arrangeait bien à la mine pour cela. Je suis resté huit jours à la citadelle puis envoyé en Allemagne de l'Est dans une mine de cuivre, où on installait des usines souterraines. Pas de poussière grâce au forage à l'eau (les mines belges étaient en retard pour cette technique), des couloirs de dix-sept mètres de haut. Notre baraquement ne contenait que des mineurs, wallons et flamands, arrêtés comme "terroristes", alors que personne n'était réellement dans la résistance. On nous considérait comme des "têtes dures"; une sentinelle armée nous accompagnait à la mine.

Je me souviens d'un parmi nous qui se moquait de la sentinelle. Un jour, il lui a sauté sur le dos et il s'agitait comme sur un cheval; l'interprète a fait croire qu'il était simplet, et la sentinelle rigolait "dum, dum, ja !". Une autre fois, la sentinelle lui tenait un long discours; l'autre répondait: "Sés'-s' bin çou qu'i-n-a avou t' grosse Al'magne ? Ele va prinde li mâ d'arèdge" – l'interprète a prétendu qu'il ne comprenait pas le patois quand l'allemand a demandé la traduction.

On a voulu s'échapper à huit, dont un de la rue du Chêne et un de la Chatqueue. Au moment prévu, ils se sont enfui en pleine campagne; moi, je suis resté cloué sur place, tétanisé. La sentinelle a ouvert le feu sur eux et les a tués tous les sept.

Les Allemands ont obligé les survivants à aller regarder les corps et à dormir dans la pièce à côté des cadavres.

Retour difficile

Quand nous avons été libérés en mai 45, notre convoi s'est arrêté à la gare de Visé. Un cheminot examinait les déportés des wagons arborant le drapeau belge. Un copain et moi lui avons trouvé un air de famille avec deux frères de vingt et vingt-quatre ans, mariés et pères de famille, abattus lors de l'évasion manquée. Il a remarqué notre insistance et nous a demandé quoi. Il pleurait.

J'ai encore dû aller expliquer aux parents du copain de la Chatqueue comment leur fils était mort. C'était terrible comme ils pleuraient; je n'ai plus voulu me charger de la corvée chez les parents du copain de Tilleur.

A leur descente du train, les déportés étaient amenés à la PJ place Saint-Christophe pour un contrôle. J'ai reçu un libre parcours pour le tram et je suis rentré; les gens nous regardaient de travers, parce que nous portions des uniformes allemands. Nous n'allions pas revenir avec nos costumes pleins de trous; nous avons dégoté ces uniformes dans un camp de jeunesse hitlérienne. A la Maison Communale de Seraing, au service de ravitaillement, voilà que le préposé me tire la gueule et m'annonce que dans ses registres, je suis mentionné comme travailleur volontaire ! Là, je me suis déchaîné. Je retourne à Liège au contrôle; le type qui m'avait contrôlé m'embarque immédiatement en voiture jusqu'à Seraing et il oblige le fonctionnaire à rectifier séance tenante.

A la maison, le petit ne me reconnaissait pas, il avait peur de moi. J'étais tout déphasé, je ne m'y retrouvais pas avec l'argent dévalué, je ne savais même pas quel salaire suffisait pour vivre.

Je suis parti travailler comme peintre en charpente en Ardenne, où il fallait tout reconstruire après l'offensive Von Rundstedt. Je gagnais deux fois plus qu'à la mine. J'en avais assez des privations, il était plus que temps de se rhabiller convenablement. Et puis mes parents ne voulaient plus que j'aille à la mine, c'était trop dangereux maintenant que j'avais un gosse.

En 46-47, on a voulu m'obliger à retourner à la mine pour la "bataille du charbon". J'ai refusé cette mobilisation et j'ai reçu une lettre de convocation au bureau du Val-Saint-Lambert. "Vous êtes réquisitionné comme tout le monde."

- Comment ? Je rentre de déportation et je devrais encore être réquisitionné ?

Certains copains se sont laissé avoir; moi, je n'ai plus jamais eu de nouvelles.

En 52, je suis revenu au Many. Dans la construction, l'ambiance n'était pas si bonne; et quand il pleuvait trois jours, on ne touchait rien.

Q.: Vous n'étiez pas présent lors de la catastrophe ?

R.: Non, j'étais en congé à cause d'une blessure et la catastrophe n'a pas eu lieu à mon étage. Plusieurs connaissances ont été tuées. La fermeture du Many était prévue pour cette année-là. Pour aller plus vite, on n'a pas réalisé les travaux nécessaires à la ventilation; le charbon est plus tendre et plus facile à abattre quand le gaz est dedans.

Après la fermeture du Many, j'ai encore été au charbonnage de la Boverie puis à Grâce Berleur.

Sur l'origine du mot "houille", par Pierre Martin

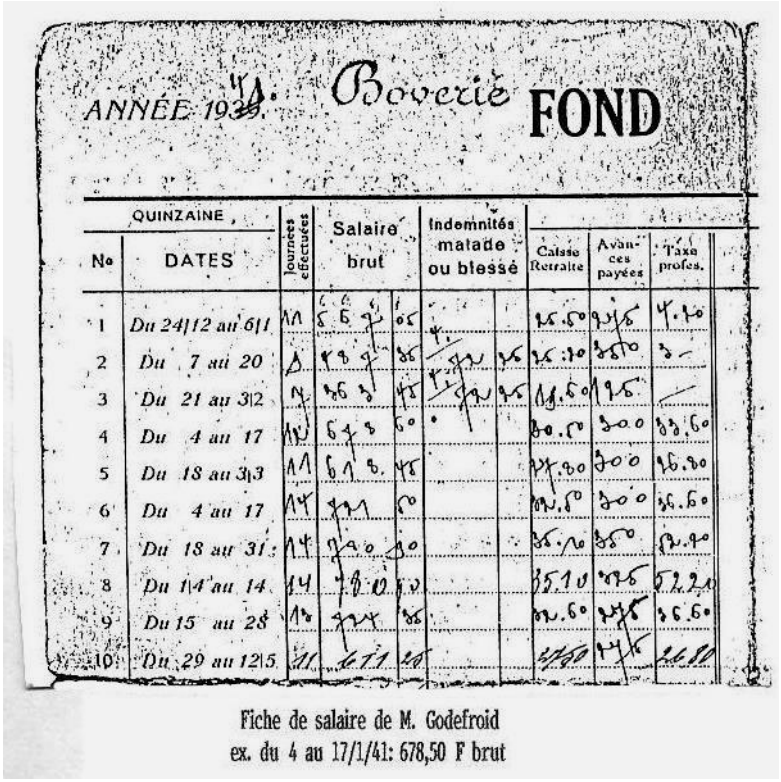
Il convient aussi de signaler ou rappeler que le site sur lequel s'érigeait la première abbaye du Val vers l'an 1200 de notre ère, se nommait Champs des Mores (Campus Mororum) comme le précise Hippolyte Kuborn dans un traité sur l'histoire de Seraing. La tradition verbale y situerait l'endroit où un certain Hullos, forgeron dont les feux s'alimentaient au charbon de bois, découvrit que certaine terre noire affleurante, dont il couvrait ses feux pour les éteindre, continuait la combustion et conservait même plus longtemps l'incandescence.

Il avait découvert les vertus du "charbon de terre" que l'on appela *hoye*, dérivant de son propre nom et qui devint houille en français. Il s'agit bien évidemment là de la première grande découverte d'un retentissement mondial, offrant à l'industrie, tant du fer que du verre, des possibilités nouvelles qui furent à la base de développements gigantesques que le modeste Hullos était bien loin d'imaginer. Cette origine peut se constater en visitant, sur le site du Val actuel, le sentier longeant les étangs de pêcherie, au sud de la Cour du Val, qui montre à flanc de talus les traces noires de houille de terre en veines parallèles.

Avis aux amateurs attentifs à l'occasion d'une promenade. Il est à peine croyable, ayant eu un tel retentissement universel, que cela ne soit même pas signalé par le moindre panonceau, ni même rappelé dans un guide touristique.

Souvenirs de M. Bigazzi
Mineur en surface

Licencié de Phénix pendant la grève de 1934, j'ai travaillé pour un entrepreneur à 20 F par jour, pour démonter les fours; les travailleurs étaient tous des pensionnés (sauf deux). On m'avait refusé à l'Espérance et à Cockerill, alors qu'on demandait des lamineurs, mais quand on voyait mon carnet de travail... Même chose à la carrière de Flémalle-Haute. Un jour, un monsieur m'a demandé si je voulais travailler au charbonnage:
- Combien est-ce qu'on gagne ?
- 27, 50 F.


ANNÉE 1941. Bowerie FOND

QUINZAINE No	DATES	Journées effectuées	Salaire brut	Indemnités maladie ou blessé	Caisse Retraite	Avances payées	Taxe profes.
1	Du 24/12 au 6/1	11	56,05		25.50	93,75	4.70
2	Du 7 au 20	13	88,35	7,70	25.70	38.50	3.-
3	Du 21 au 31/2	14	86,45	7,70	11.60	19.25	
4	Du 4 au 17	12	67,50		30.50	30.00	33.60
5	Du 18 au 31/3	11	61,85		27.90	30.00	16.80
6	Du 4 au 17	14	77,50		32.50	30.00	16.60
7	Du 18 au 31/3	14	78,30		35.70	38.50	13.90
8	Du 1/4 au 14	14	78,10		35.10	27.50	52.20
9	Du 15 au 28	12	77,35		32.60	23.75	16.60
10	Du 29 au 12/5	11	67,50		27.50	24.75	26.80

Fiche de salaire de M. Godefroid
ex. du 4 au 17/1/41: 678,50 F brut

En 1936, je suis entré au charbonnage Xhorré de la Société Kessales, à Flémalle-Grande. On déchargeait le charbon gras de Kessales, qui montait en ascenseur, pour le vider au triage, et on le mélangeait avec du maigre. Je mettais la main à tout: je poussais les bennes dans l'aérien, ce travail était dur; j'ai fini à la pose (poseur de rail). A la paire, on vidait les wagons de gravier. Pendant la guerre, des baliveaux (bois) arrivaient par wagon, on les coupait pour les mettre dans la mine.

Le samedi matin et le dimanche matin, on descendait pour placer des rails au fond de la mine. Il fallait être capable de tout faire: il manquait quelqu'un au puits, j'y allais; j'ai aussi été accrocheur, etc.

Au début, on déchargeait des sacs d'avoine de 75 kg pour les chevaux, on les portait sur l'épaule; il fallait être costaud. Je travaillais le jour, de 7 h 30 à 16 h, et je gagnais peu.

Témoignage de Mariette (Jemeppe)

Je suis née rue Haute Vinave. Ma mère a travaillé au charbonnage. Mon père était machiniste à la Traction des Makets (mine), il descendait et remontait les mineurs. Nous étions deux enfants. Quand le père était deuxième machiniste, nous étions un peu serrés, mais on ne s'est jamais plaint. Il n'y avait qu'un plat sur la table. On achetait au "groupe" dans une maison fermée (privée), rue César De Paepe (Jemeppe): on s'y rendait toutes les semaines. On attendait son tour sur un banc. Il fallait être membre et on recevait un carnet, genre Coop. Pour la viande, on recevait des bons et on prenait sa viande dans une boucherie liée au "groupe". On mangeait naturel, des potées, des légumes du jardin; la communion s'est fêtée en famille avec des salades et des gâteaux.

Pendant la guerre, on avait des timbres de ravitaillement (jusqu'en 46); mon père était toujours machiniste. On n'a pas eu faim; on ne se déplaçait pas en Ardenne mais on achetait la nourriture à quelqu'un de la campagne. On ne recevait rien de l'usine.

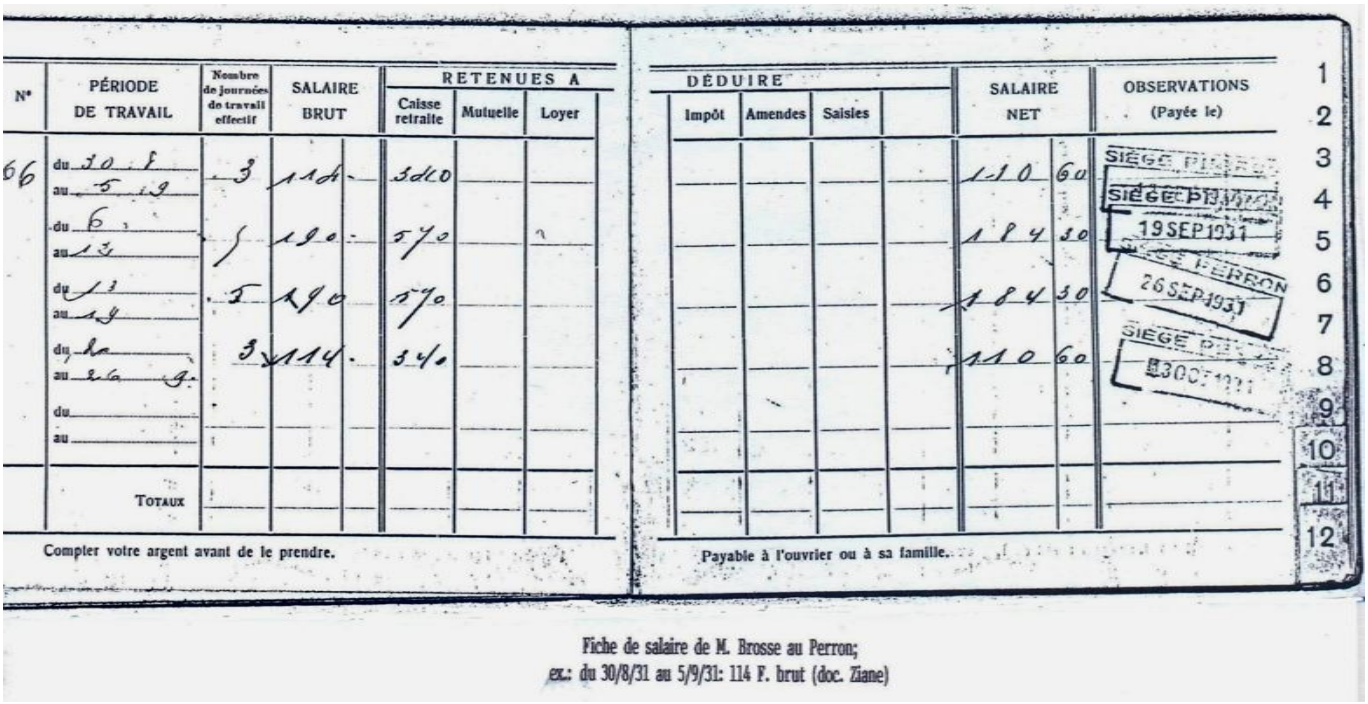
Quand elle était jeune, ma mère grattait souvent au terril pour trouver du charbon; elle s'est épuisée à tenir un commerce d'alimentation; après, elle a été marchande de glace.

Moi, j'ai travaillé au Val-Saint-Lambert à l'âge de quatorze ans et demi, de 1936 à 1946; je lavais, j'aidais. Pendant un temps, j'ai pris de la soupe au phalanstère, sinon j'avais mes tartines. On n'a jamais fait grève au Val pendant que j'y travaillais. On avait des vacances en juillet. Pendant la guerre, le pont a été détruit et j'ai traversé la Meuse en barque deux ou trois fois mais mon père me l'a interdit. On faisait alors le tour par Seraing, avec le trolley.

J'ai courtisé à vingt et un ans et je me suis mariée à vingt-quatre ans; on était sévère pour cette question.

Q.: Ce passé, est-ce un bon souvenir ?

Je ne vois pas de mauvais souvenirs. Mes parents étaient gentils mais il fallait écouter. Aujourd'hui, ce sont les enfants qui commandent.



N°	PÉRIODE DE TRAVAIL	Nombre de journées de travail effectif	SALAIRE BRUT	RETENUES A			DÉDUIRE			SALAIRE NET	OBSERVATIONS (Payée le)
				Caisse retraite	Mutuelle	Loyer	Impôt	Amendes	Saisies		
66	du 30 8 au 5 9	3	114 -	3 40						110 60	SIEGE PERRON 19 SEP 1931
	du 6 au 13	6	190 -	5 70						184 30	SIEGE PERRON 26 SEP 1931
	du 13 au 19	6	190 -	5 70						184 30	
	du 20 au 26 9	3	114 -	3 40						110 60	SIEGE PERRON 30 OCT 1931
	du au										
	TOTAUX										

Compter votre argent avant de le prendre.

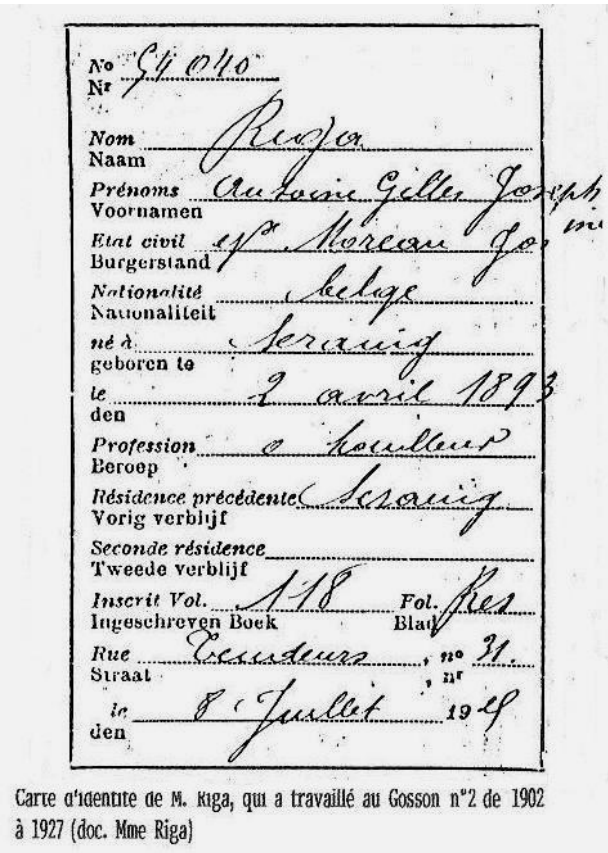
Payable à l'ouvrier ou à sa famille.

Fiche de salaire de M. Brosse au Perron;
ex.: du 30/8/31 au 5/9/31: 114 F. brut (doc. Ziane)

Témoignage de M. Joseph Piron

Je suis né en 1921; à quatorze ans, je travaillais au charbonnage de la Vieille Marihaye en surface, au service du chimiste (je prenais des échantillons dans les wagons). A cette époque, après divers emplois plus "prestigieux", mon père était devenu mineur; un parcours inhabituel. Il était membre du Parti Socialiste et délégué syndical; il m'incita à entrer aux Jeunes Gardes Socialistes. A seize ans, on pouvait tourner les pauses et je me suis embauché au train à fil d'Ougrée-Marihaye, pour un meilleur salaire et une tâche moins dure. En 39, j'ai devancé le service militaire d'un an; tant qu'à perdre un an, autant le perdre à l'âge où le salaire est plus bas.

En mai 42, j'ai été blessé par des éclats de grenade à Falais; le corps franc français qui était avec nous m'a soigné et évacué jusque Saint Malo. Jugé inapte à cause de ma blessure, j'ai été renvoyé chez moi par les Allemands, au lieu d'être emprisonné en Allemagne comme les autres.



No / Nr 64 040
Nom / Naam Riga
Prénoms / Voornamen Antonio Gilles Joseph
Etat civil / Burgerstand vve Moreau Jo
Nationalité / Nationaliteit belge
né à / geboren te Seraing
le / den 2 avril 1893
Profession / Beroep ouvrier
Résidence précédente / Vorig verblijf Seraing
Seconde résidence / Tweede verblijf
Inscrit Vol. 118 Fol. Rec
Ingeschreven Boek Blad
Rue / Straat Ecusseurs, no / nr 31.
le / den 8 Juillet 1929

Carte d'identité de M. Riga, qui a travaillé au Gosson n°2 de 1902 à 1927 (doc. Mme Riga)

Une fois rétabli, je suis retourné à la Vieille Marihaye, pour ne pas être déporté en Allemagne. Cette fois, j'ai été au fond. Je dois dire que c'est impressionnant. Rien que de descendre, les premiers instants, les testicules me remontaient dans la gorge – pardonnez-moi l'expression – j'avais le souffle coupé. Arrivé en bas, dans ces allées soutenant des masses de terre énormes, on a la gorge serrée, on se pose des questions; on s'étonne de la grandeur des galeries principales où circulent les berlines. L'étroitesse de certaines tailles où l'on abat le charbon est un autre sujet d'étonnement: dans un "dressant", parfois, le mineur ne peut entrer de face, il doit se glisser de côté, il abat avec un seul bras, latéralement; dans une "plateure", si elle est fort étroite, il arrache le charbon, couché sur son flanc, et à quatre pattes, celui-ci est évacué dans les bacs que tirent avec des bretelles des mineurs appelés hiercheurs aux bacs. Pour ma part, je poussais des berlines là où les chevaux ne pouvaient plus passer.

La résistance

La direction belge n'avait plus qu'un rôle technique dans le charbonnage mis sous tutelle de la Kommandantur; en tant que délégué, mon père était amené à discuter les revendications avec elle. En 41, les sidérurgistes ont débrayé sous la conduite

de Julien Lahaut pour améliorer le ravitaillement; les mineurs ont suivi en solidarité (ils avaient déjà certains avantages). La grève a obtenu gain de cause et les avantages des mineurs ont été amplifiés. M. Dumont, directeur gérant et M. Paquay, directeur technique, soutenaient la résistance, ils achetaient chaque mois des timbres de soutien pour une somme assez importante.

J'ai adhéré au Parti Communiste et aux Partisans Armés, sur la proposition de mon père; j'ignore comment il était entré en contact avec eux, mais beaucoup de vieux révolutionnaires de 36 se retrouvaient au sein du PC, qui était alors seul à continuer la lutte pour les anciens idéaux, alors que bien des chefs sociaux-démocrates avaient jeté le gant. Mon père m'a fait lire des oeuvres de Lénine, de Marx et même d'Engels pour me former. Je suis devenu responsable de la cellule du charbonnage, composée de mineurs en groupes de cinq hommes. Il existait des cellules aussi à Michiels, aux Six Bonniers, ainsi qu'au Thier Potet. Nous organisions de petits sabotages pour freiner la production; la maîtrise était au courant, mais n'a jamais dénoncé personne; on servait toutes sortes de prétextes aux Allemands. Je ne parle pas des distributions de tracts dans la mine et surtout en rue, aux endroits fréquentés; une fois, nous avons placé un drapeau avec la faucille et au marteau sur un poteau près du charbonnage. Vers la fin de la guerre, nous avons reçu mission de protéger le charbonnage contre une éventuelle destruction par les occupants. C'était déjà la débâcle, les soldats repartaient chez eux. Nous pouvions aussi agir en dehors de la mine pour faire des prisonniers et saisir des armes. La seule expérience de ce type a été un échec mais sans dommage: avec un copain, nous avons pris en embuscade un officier et son ordonnance sur une route à deux cents mètres du charbonnage. L'ordonnance a aussitôt capitulé et donné son fusil, mais l'officier a réagi et il a été abattu. Malheureusement, un train rempli de soldats en retraite passait à proximité, au pont du Val; alertés par les coups de feu, ils ont débarqué et couru vers nous; nous avons avancé à leur rencontre très paisiblement, ils nous ont dépassés sans se douter de notre rôle et je ne sais comment les deux autres ne les ont pas lancés à nos trousses !

Le Syndicat Unique

A la Libération, je me suis réjoui avec tous, mais en regrettant que les jeunes surgis dans la lutte n'aient pas leur place à la tête du pays. J'ai vécu la bataille du charbon, je suis resté mineur à la demande du Parti, au Many, où j'ai été élu délégué du Syndicat Unique des Mineurs. Ce syndicat communiste regroupait les mineurs et les carriers, les autres secteurs étaient organisés avec André Renard. J'étais devenu charretier, je conduisais les berlines tirées par le cheval. Le mien s'appelait Gamin, je l'avais rendu capricieux en lui offrant toujours un casque rempli d'avoine avant la fin du travail; un jour, un conducteur m'a remplacé, Gamin s'est arrêté à l'endroit où il recevait habituellement sa gâterie, et plus moyen de le faire avancer. Le maréchal-ferrant a pensé à me téléphoner pour savoir ce que le cheval voulait! Pendant les congés payés, les chevaux étaient remontés et mis dans un pré; ma femme en profitait pour apporter du sucre à Gamin.

En 48, ma femme a travaillé au triage des pierres; elle se plaisait bien dans l'ambiance de solidarité des mineurs. Ici, on est grossier et on semble indifférent, mais si vous avez mal au petit doigt, tout le monde a mal avec vous. Une anecdote: ma femme téléphonait au préposé de l'encagement: "Vous me descendrez bien une tarte pour mon mari, M. Piron ?" et lui: "Oui, Madame Piron". Elle mettait la tarte dans la cage. Plus tard, comme je ne parlais de rien, elle me reprochait: "Tu pourrais me dire merci, elle était bonne au moins, la tarte ?" "Quelle tarte ?" Le préposé l'avait mangée!

En 1949, le Parti m'a demandé de quitter la mine pour avoir une place de permanent syndical. Personnellement, je ne voulais pas, je préférais rester attaché à la base, c'est mon épouse qui a insisté pour que j'accepte; et en 53, avait lieu la catastrophe du Many. Qui sait, si j'étais resté ?...

Lors de la fermeture du charbonnage de la Boverie, les mineurs ont occupé le fond pendant quatre jours, en décembre 54, dans le froid et l'humidité; à mon poste de secrétaire régional, j'ai organisé la solidarité avec les autres puits en grève et avec la population sérésienne.

L'arrivée des Italiens

En tant que délégué syndical au Many, j'ai reçu beaucoup de réclamations des Italiens. On les a trompés, ils croyaient arriver dans un paradis et ils étaient logés dans les baraquements des prisonniers allemands, au Pré Soret notamment, dans des conditions pires que des cochons. On retenait le logement et la cantine sur leur salaire. Ces gens venaient de la campagne et n'avaient en général aucune connaissance de la profession, il fallait tout leur apprendre; c'était très dur pour eux de se retrouver au fond ! L'écolage s'est bien passé. Ils étaient plus proches du syndicalisme que certains Belges, alors qu'ils sortaient d'un régime fasciste.

Le terril, par Padeb

Sous ce pseudonyme se cache un jeune homme qui n'a pas oublié les récits racontés par un grand-père mineur.

Ce terril qui découpe la nuit,
c'est le passé qui se languit.
Et sans doute l'ultime horizon,
de l'éternité promise du charbon.
Et ces mineurs aigris,
se rappelant de celui qui périt,
pour bâtir un empire incertain,
un royaume fragile et lointain.
Leurs souvenirs qu'ils nous racontent,
nous paraissent aussi âgés que des contes.
Ce passé est pourtant si présent,
mais son avenir, mort depuis longtemps.
Ce terril, monument à la misère,
au courage de ceux qui espèrent.
Bâti pour ceux et par ceux
qui, pour lui, ont vécu miséreux.
Et ces visages aux teintes exotiques,
venus du soleil, de cités idylliques.
Pour mourir un matin ou un soir,
dans des profondeurs où il fait toujours noir.
En regardant ce terril, j'entends les chants,
les bals et les rires d'antan.
Car si leur vie fut jonchée de malheurs,
il y eut aussi maints instants de bonheur.

Témoignage de Louise (Jemeppe)

J'ai quatre-vingt-deux ans. A seize ans, encore jeune fille, je suis entrée au Bon Marché de la place Saint-Lambert; j'y ai travaillé six années et je n'en ai rien comme pension.

Je me suis mariée à vingt ans avec un plafonneur de charbonnage, qui travaillait après journée. On vivait alors beaucoup mieux. C'était en 1930.

On mangeait du "deuxième beurre", de la margarine sur les tartines et pour la cuisine.

J'ai tenu un magasin, une épicerie, je vendais des oeufs, de la charcuterie, des boîtes de conserve, du lard. On mangeait beaucoup de lard. Je viens d'acheter une ou deux tranches de lard au marché, il est tout jaune au bout d'une semaine, je devrai le jeter. On mangeait aussi de la saucisse, des carbonnades; je stérilisais des haricots verts.

Le dimanche, j'étais fatiguée à cause du magasin, je me reposais, on faisait un petit tour.

Pendant la guerre, on mangeait du pain gris, on ne s'arrangeait pas trop bien. Mon mari a dû aller dans le fond de la mine, il a eu la silicose; j'ai touché jusqu'à ce que je sois veuve. J'ai arrêté le magasin pendant la guerre, on ne trouvait plus de marchandises.

On vivait mieux que maintenant, et il n'y avait pas de chômeurs.

ARMAND SIMON: SA VIE, SON OEUVRE

Mme Guillaume possède des documents concernant son grand-père Armand Simon. La vie de celui-ci est intimement liée à la mine, aux risques du travail. C'est l'occasion de reproduire des extraits d'une lettre et deux articles de l'Estropié du 1 mars 1935 consacré à son décès.

X^me ANNEE. — N° 2. Abonnement annuel : 5 francs. 1^er MARS 1935.

L'Estropié

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE DES INVALIDES DU TRAVAIL ET DE LA PAIX

Rédaction : Fr. LAMBRECHTS, 311, chaussée de Helmet, Bruxelles III

Pour les abonnements, utiliser le compte chèques-postaux 2216.14 (F. N. I. T. P., 248, rue des Coteaux, Bruxelles III). Les membres des fédérations locales sont priés de ne pas verser leur cotisation à ce compte chèques-postaux.

Administration : A. MANGEOT, Rue des Coteaux, 248, Bruxelles (III)

Les articles insérés n'engagent que leurs auteurs. TRIMESTRIEL *Les manuscrits non insérés ne sont pas renvoyés.*

EXTRAITS D'UNE LETTRE (Jemeppe, le 2 avril 1930):
[...] J'exerce la profession de machiniste dans une houillère du bassin de Liège où j'étais cependant occupé en qualité d'employé technique avant certains événements syndicaux.

Je suis syndiqué depuis que je travaille, coopérateur depuis mon mariage, militant depuis une douzaine d'années.

J'ai siégé au Conseil d'administration de la Centrale des Mineurs de la province de Liège, mais j'ai dû résilier ce mandat pour m'occuper uniquement de mes compagnons d'infortune. J'ai contribué à la création du mouvement des accidentés et des estropiés que je dirige avec le citoyen Lambrechts. [...]

Bien que handicapé du bras gauche, j'ai su me réadapter aux travaux administratifs et devenir un dactylographe passable. [...]

SA VIE, par R. Wyns

Faut-il retracer sa vie ? Elle fut modeste, si courte et pleine de labeur. Fils d'ouvrier et ouvrier lui-même, il avait puisé dans le spectacle de la vie et de la misère de ses camarades un intense besoin de les aider [...]

Enfant légitime de Maximilien Simon et de Julie Dezutter, il est né le 27 mars 1899 à Hollogne-aux-Pierres (lez-Liège), au pays des travailleurs de la mine, du fer, du zinc et du verre. [...] Très appliqué, très studieux, il occupait toujours les premières places à l'école primaire. Il suivit les cours de l'école moyenne de Seraing et des cours spéciaux de comptabilité. Il voulut, tout jeune, aider ses parents. A 15 ans, il entra au service de M. le Notaire Dubois, à Flémalle, au salaire mensuel de 25 francs; en raison de ses aptitudes, il fut assez vite porté à 40 francs. La guerre vint paralyser les opérations, et le travail commença à manquer à l'étude.

L'horrible guerre de 1914 avait, comme la hideuse crise que nous traversons, mis sans travail des milliers d'ouvriers. Le père d'Armand fut de ceux-là, la verrerie de Jemeppe, où il était occupé, ayant fermé ses portes. Je me souviens avoir rencontré le papa de Simon dans les forêts de la Vecquée. Il était parmi les chômeurs occupés aux terrassements pour faire des "coupe-feu" (routes traversant les bois pour éventuellement arrêter les incendies). Las de cette vie monotone et sans rapport, il parvient à se faire embaucher en qualité de mineur au charbonnage de Grand-Maket.

En janvier 1917, Armand voulut lui aussi mieux gagner sa vie et aider davantage ses parents. Son père parvient à lui procurer de l'occupation à la surface du charbonnage. Il entra d'abord à la forge et ensuite à la centrale des machines. Après 9 mois de travail seulement, il fut appelé à remplacer un machiniste de la chaîne sans fin (machine qui, à l'aide d'une chaîne, traîne les wagonnets). Ce jour-là, le 4 octobre 1917, il fut happé par une courroie et transporté au manège; il eut le bras gauche broyé et littéralement arraché. Pendant son transport à la clinique et pendant l'opération, il a fait preuve d'un courage sublime; il supporta ses douleurs avec résignation. Rétabli après quelques semaines, il rentra au charbonnage en qualité de machiniste. [...]

Voici maintenant Armand, marié, père de famille et invalide du travail. Conscient de son devoir, il commence à étudier les lois sur les accidents du travail, qu'il trouve bien imparfaites. En défendant son intérêt, il va lutter pour l'intérêt des humbles, pour les déshérités de la vie, les accidentés, les estropiés et les mutilés. Il défendra avec acharnement l'intérêt de sa corporation, celle des mineurs. Il entrera dans la bagarre, en bataillant pour les prolétaires, pour le parti ouvrier.

A Seraing.

ASSEMBLEE GENERALE

Je viens d'assister à une assemblée émouvante. Les invalides de la paix et du travail sont là, réunis dans une salle de la Maison du Peuple. Des borgnes, des aveugles, des boiteux, des manchots; des jeunes, des vieux; des hommes, des femmes. C'est le spectacle affligeant de la vraie misère, de la détresse humaine.

Ils sont là, ayant mis tout leur espoir, toute leur confiance dans quelques hommes qui se dévouent à leur cause et dont un d'entre eux — le plus jeune peut-être mais aussi le plus ardent — vient de disparaître. Il s'agit de M. Armand Simon, l'actif secrétaire général, dont nous avons relaté les obsèques. La Fédération perd en lui un élément de première valeur qui sait ce qu'il voulait.

Dans cette salle modeste, son ombre plane, et les malheureux qui sont là, sentent tellement bien qu'ils ont perdu un frère qui les aimait, qu'ils soustraient de leur maigre avoir une obole qui sera destinée à soulager l'infortune d'une maman veuve. Je vois une brave vieille qui a sorti le beau châle du dimanche pour « être propre », donner avec la merveilleuse spontanéité du cœur, une pièce de cinq francs, et peut-être ne mangera-t-elle pas ce soir. Il est des gestes qui émeuvent dans leur grandiose simplicité : celui de la brave vieille est un de ceux là et je ne puis m'empêcher de faire certains rapprochements...

Ils écoutent religieusement les paroles qui sont prononcées du haut de la tribune; peut-être y en a-t-il beaucoup dont le sens vrai leur échappe, mais ils ont confiance dans celui qui parle, car pour eux il représente le sauveur, le bon samaritain. Si l'avenir sombre pour ceux qui se portent bien il est noir, profondément noir, pour ceux qui sont atteints dans leur chair. Et je ne puis m'empêcher de lancer un appel en faveur de tes éclopés de la vie, ces parias de l'existence; leurs souffrances sont visibles, elles ne doivent pas nous échapper. Une tendresse infinie doit animer nos cœurs pour ces concitoyens que le sort a martyrisés. Leur mouvement est sympathique, aussi le suivrons-nous et l'encouragerons-nous avec attention et sollicitude.

P. DE L.

En 1920, il entre comme secrétaire à la Fédération Provinciale des Invalides du Travail; il devient, ensuite, le secrétaire national. En août 1925, il accepte d'être membre de l'Assistance Publique de Jemeppe; il se fait remplacer le 23 décembre 1930, ayant trop d'occupation avec la question des estropiés. [...] Il fut pendant plusieurs années un actif secrétaire de l'Union Communale Socialiste de Jemeppe. [...]

Est-il besoin de dire qu'il était l'âme de notre organisation ? Au travers de son activité infatigable, sous quelqu'aspect qu'on l'aperçoive, il était au service de la misère. [...]

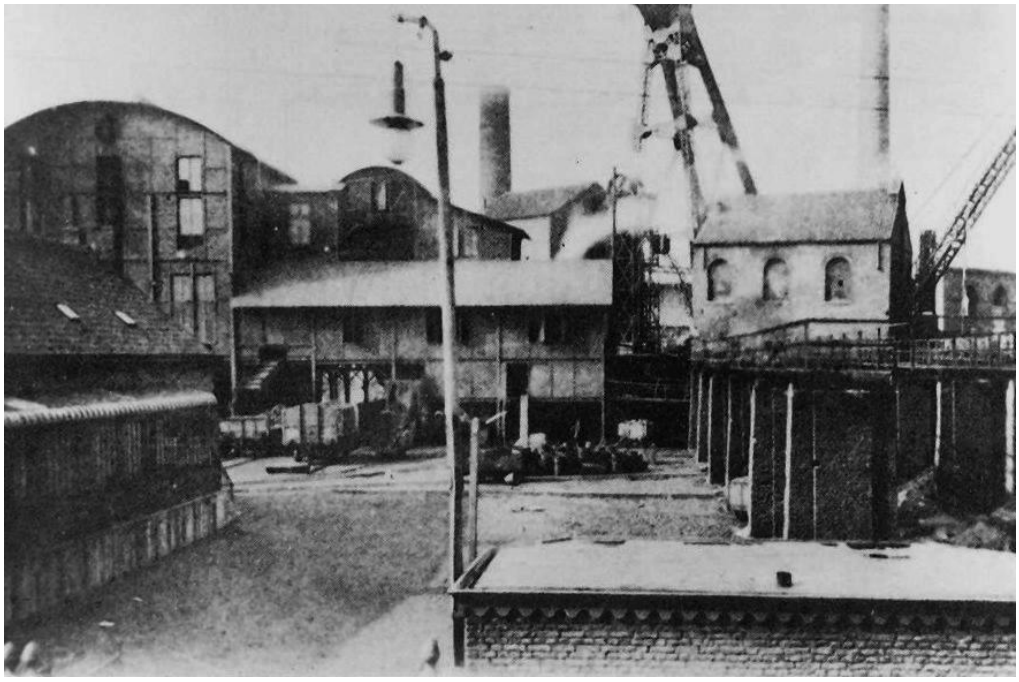
La mine des Bons-Buveurs à Jemeppe, dans les années 20 (anonyme)

Date et lieu inconnus

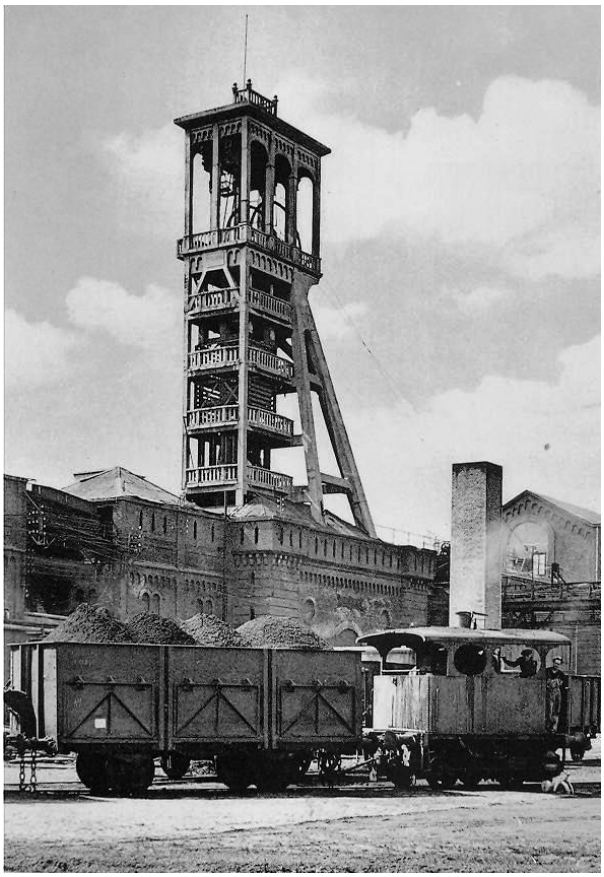
Charbonnage du Many – groupe d'ouvriers et d'employés avant la fermeture en 1953
(Anciennes houillères de la région liégeoise, A. De Bruyn, éd. Dricot)

Mathieu Krausch, porion, qui sauva la vie de plusieurs mineurs lors du coup de grisou de 1881 dans la houillère Marie; 69 mineurs y trouvèrent la mort. Un monument, la Belle Pierre, fut érigé à l'angle des rues Colline et Tavier (photo C.K.)

Vieux mineur et son épouse (anonyme)



Charbonnage de Kessales (Anciennes houillères de la région liégeoise, A. De Bruyn, éd. Dricot)



Belle-Fleur de Colard (photo Nollomont)

Cheval de mine
(Anciennes houillères de la région liégeoise, A. De Bruyn, éd. Dricot)

Groupe de bosseyeurs des Six-Bonniers, 1906

3e et 4e années de l'école industrielle de la Chatqueue en 38-39;
on y reconnaît M. Prince, M. Sacré, les élèves Pinchar, Halleux, Noëlle

M Noëlle et Nicolas Dax devant le baraquement fleuri, en 1937

M. Noëlle avec ses parents en 1941; on voit au-dessus de sa tête la plaque "Fonds du Roi Albert)
(photos M. Noëlle)

Article de Léopold Tomasini

(Publié en janvier 1960 dans le "Journal de Seraing")

Le fils de Léopold Tomasini, René Tomasini, nous a envoyé un témoignage ancien de son père, mineur et invalide à l'âge de trente ans. La maladie professionnelle grave de son père ne fut pas détectée par les contrôles réguliers du centre médical (M. René Tomasini pense que ce centre était dirigé à l'époque par le docteur Proyard), comme on peut le constater sur le document publié ci-contre. La maladie professionnelle de M. Léopold Tomasini ne fut reconnue qu'en 1970, un mois avant sa mort; il avait quarante-deux ans.

C'est avec beaucoup de plaisir que chaque semaine, je lis le sympathique "Journal de Seraing" et, cette semaine, en lisant votre article "Visages et métiers de chez nous", il m'est venu, quoique n'étant pas un vieux travailleur, l'envie de vous répondre.

Laissez-moi d'abord me présenter. Je me nomme Tomasini Léopold, italien d'origine, mais né en Belgique de maman belge (en 1928, NDLR). Ayant toujours habité Seraing, j'ai épousé une femme belge et je me suis toujours considéré comme un vrai Wallon de coeur.

Vous demandez que l'on vous signale quelques vieux travailleurs, fiers d'une vie de labeur bien remplie, mais il y a aussi des jeunes qui, ayant eu une vie de labeur très courte, n'en sont pas moins fiers.

En effet, cette vie est déjà terminée pour moi, et pourtant je ne suis âgé que de trente-deux ans. A trente ans, je me suis vu défendre, par le médecin, de continuer mon travail, et depuis je suis pensionné invalide mineur.

J'étais mineur depuis l'âge de quinze ans, occupé dans un charbonnage de la région (charbonnage Colard, R.T.). J'aimais beaucoup mon métier, il m'intéressait et cet intérêt a été récompensé puisque, à vingt ans, je me suis vu confier un poste de confiance: surveillant de chantier. J'étais très fier, puisque j'étais arrivé là sans formation préalable et que j'étais de loin le plus jeune des surveillants. Je me suis toujours donné à fond à mon métier, parce que j'aimais cela et aussi pour entretenir de façon convenable ma famille nombreuse, puisque je suis père de cinq enfants de trois à douze ans.

Pendant de nombreuses années, j'ai travaillé tous les jours, un dimanche sur deux, les jours fériés et même les jours de repos, en vertu de la loi des 45 heures et, grâce à mon travail, j'avais la joie et la fierté d'élever mes enfants sans qu'il leur manque quelque chose. Peut-être trouverez-vous, Monsieur, que je ne suis pas très modeste. Pourtant, c'est la vérité, et si je vous le fais savoir, c'est pour que vous puissiez juger à la fin de ma lettre dans quel état d'esprit je me trouve à présent; car dans votre article vous parlez de compréhension, d'hommages, de reconnaissance dus par une communauté, dites-vous, oublieuse des sacrifices et des peines d'autrui. Moi, je ne dis pas oublieuse, je dis indifférente, parfois méchante et aussi parfois criminelle. Oui, c'est bien ce mot que j'ai écrit, ce mot qui doit vous paraître fort.

Pourtant vous le comprendrez quand vous aurez lu ce qui suit. Comme je l'ai écrit plus haut, je me suis vu, à trente ans, interdire le travail à la mine, parce que les poumons (étant) gorgés de poussières, (j'étais) atteint de pneumoconiose au stade 3, frisant la tuberculose, à tel point que mon médecin me prescrivit un séjour dans un sanatorium. Heureusement pour moi et ma famille, après trois mois de séjour, toutes les analyses auxquelles je m'étais prêté se sont révélées négatives et j'ai pu rentrer chez moi sans danger pour les miens.

Savez-vous que cet état de maladie durait certainement depuis plusieurs années ? Que tous les ans, je subissais, comme tous les membres du personnel, une visite au centre médical de la société. Que jamais mon état de santé ne m'a été révélé. (Voir) mon carnet sanitaire (que je possède encore). Que malgré cela le médecin responsable me laissait continuer mon travail dans la mine, sachant bien qu'il me laissait sûrement mourir à petit feu. C'est après avoir constaté moi-même mon état d'épuisement (je me disais toujours: cette fatigue passera) que j'ai consulté le médecin de famille; celui-ci, après examen radiographique des poumons, m'a interdit formellement de reprendre le travail. Le mot criminel est-il encore trop fort ? Mon médecin, étonné, m'a posé cette question: "Mais tu ne passais donc jamais de visite médicale ?". Croyez bien (une ligne ou deux sont devenues illisibles, R.T.) que des choses pareilles puissent exister.

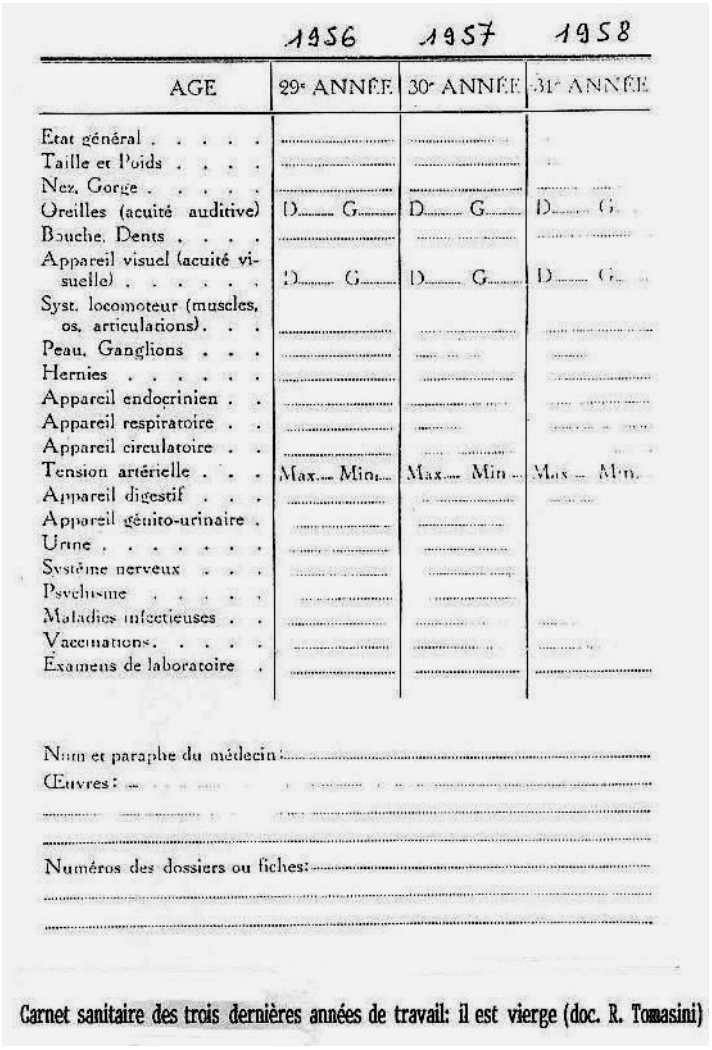
Passons maintenant à la méchanceté. Savez-vous que de bonnes âmes, pendant mon séjour en sana, ont dit à leurs enfants devant les miens: "Il ne faut pas jouer avec eux, leur père est tuberculeux". Savez-vous encore que ces gens, sous la couverture, osaient me traiter de fainéant, parce qu'à trente-deux ans, je dois me résigner à rester chez moi ? Naturellement, je ne suis privé d'aucun membre, ce qui, en l'occurrence, provoque la compréhension. On ne lit pas mon invalidité sur ma figure, mes poumons sont bien cachés, et pourtant je suis invalide à 75 %.

Indifférence maintenant. Je suis malade, c'est vrai. Je suis incapable de reprendre mon travail dans la mine, incapable d'un travail lourd en surface. En raison de la loi sur les pensions de mineur, je ne peux gagner en plus de celle-ci que 1.000 francs, en faisant un travail occasionnel. Occasionnel, autant dire impossible à trouver. Dois-je donc, et d'autres sont dans mon cas, me considérer comme une nullité à trente-deux ans ? Dois-je me résigner à laisser végéter ma famille, dont je suis fier, dans une pauvreté sans lueur d'un avenir meilleur ? Et les gens qui, par

leur travail, vivent confortablement, de me dire: "Tu en as de la chance, à ton âge, d'être pensionné." Compréhension? Non, indifférence et méchanceté, irréfléchie peut-être, mais méchanceté quand même.

Pourquoi l'Etat et les responsables de toutes sortes qui, lors des catastrophes comme au Many et à Marcinelle, portent aux nues les mineurs, couvrent de louanges ces héros, pourquoi, lorsque ces mêmes mineurs sont dans la peine et la misère, les laisse-t-on bien tranquilles dans leur coin? Oh! oui, il y a les pensions, je devrais peut-être m'en contenter, aller au home des pensionnés, jouer à la belote avec les vieux ? Eux oui, car leur vie est bien remplie, ils n'ont plus charge de famille et, l'âge aidant, se font facilement à cette existence. Mais à trente-deux ans, avec six personnes à charge, ce n'est pas cela que je veux. Je veux travailler, être encore utile, gagner décemment ma vie pour subvenir aux besoins toujours plus grands de mes enfants. A cet âge, est-ce trop demander ? Ne sommes-nous pas réadaptables ? On me répondra: il y a les chômeurs à placer d'abord. J'ai été chômeur aussi, à quinze ans. J'étais aux Cristalleries du Val. Dans les grandes usines, on ne voulait pas de moi, parce que trop jeune, mais j'ai trouvé du travail... dans la mine.

Monsieur, ce n'est pas cela que vous cherchiez, mais vous parliez de beaux sentiments désintéressés. En voyez-vous ici ? Je vous prie de m'excuser, je vous aurai peut-être lassé, mais votre ébauche a lâché en moi tout ce que j'avais sur le coeur depuis longtemps et j'ai trouvé l'occasion bonne pour le vider un peu, à vous qui croyez aux beaux sentiments. J'y ai cru moi aussi, mais avant...



	1956	1957	1958
AGE	29e ANNÉE	30e ANNÉE	31e ANNÉE
Etat général			
Taille et Poids			
Nez, Gorge			
Oreilles (acuité auditive)	D G	D G	D G
Bouche, Dents			
Appareil visuel (acuité visuelle)	D G	D G	D G
Syst. locomoteur (muscles, os, articulations)			
Peau, Ganglions			
Hernies			
Appareil endocrinien			
Appareil respiratoire			
Appareil circulatoire			
Tension artérielle	Max Min	Max Min	Max Min
Appareil digestif			
Appareil génito-urinaire			
Urine			
Système nerveux			
Psychisme			
Maladies infectieuses			
Vaccinations			
Examens de laboratoire			

Nom et paraphe du médecin:

Œuvres:

Numéros des dossiers ou fiches:

Carnet sanitaire des trois dernières années de travail: il est vierge (doc. R. Tomasini)

Souvenirs d'un gamin des baraquements aux Biens Communaux de Seraing

Comme beaucoup de mineurs vivaient dans les baraquements, nous incluons cet article dans le dossier, car il décrit bien les conditions de vie dans cette cité particulière.

Il était nécessaire que, dans cette sympathique revue, quelqu'un écrive une toute petite partie de l'histoire des baraquements. Il semblerait que le sujet ait été évité par beaucoup. Même dans le passé, les autorités avaient soin de rectifier: "Vous habitez dans un pavillon", car tout le monde était conscient que ces demeures provisoires étaient devenues une honte. On trouve peu de documentation sur le sujet, ceux qui y ont vécu sont souvent gênés de l'avouer (voir photos).

1) D'où venons-nous: pourquoi avons-nous habité les baraquements?

Mon père est né en 1899 à Saint-Nicolas-lez-Liège. Il est toujours en vie et, avec ses nonante-huit ans, il peut consolider mes souvenirs ! Au point de vue études, il n'a pas dépassé la 2e année primaire. Il a toujours été très courageux et cela malgré un sérieux handicap (il est boiteux). Lors de son mariage, il était pontonnier à l'usine de Tilleur "Angleur Athus" (aujourd'hui disparue). Ma maman était originaire de la Chatqueue. Elle avait terminé ses primaires et avait son diplôme! Elle était ouvrière chez Englebert-Liège (également disparue). A leur mariage, mon père a dû laisser à ses parents sa dernière paye ! Ils ont emménagé rue de la Justice, 140 (Seraing, Biens Communaux) dans ce qu'on appelait le *cazêr* Descheper (également disparu). C'est là que je suis né le 24 juin 1924.

Un jour, un homme provenant des Ardennes est venu, un papier à la main, et il a annoncé à mes parents qu'il était devenu propriétaire de la maison et qu'ils devaient déménager. Nous étions en pleine crise de logement, mes parents étaient furieux et dirent au nouveau propriétaire qu'ils ne partiraient qu'à la condition qu'on leur trouve un logement (à cette époque, une telle attitude était audacieuse, car on vous mettait dehors avec tous vos meubles

sur le trottoir). Un jour, un policier est venu nous apporter un papier nous signalant que nous devions déménager rue de la Forêt, 273, c'est-à-dire dans la cité des baraquements. C'est ce que nous avons fait le 14 mai 1927 (il faut signaler que dans la famille de l'ancien propriétaire, un fils était inspecteur de police). Me voilà arrivé dans notre baraquement; je suis âgé de trois ans, je le quitterai le 24 juillet 1951, à vingt-sept ans; j'aurai donc passé vingt-quatre ans dans ces logements dits provisoires.

2) Description des logements et du site

Il y avait plusieurs types de baraquements. Les plus courants, c'est-à-dire les plus petits, avaient trois pièces; les mesures extérieures étaient de 6,28 m x 6,28 m; souvent, une petite étable d'environ 2 m x 2 m était placée derrière. Ils étaient constitués de cloisons doubles en planches languetées, le toit était en tuiles simples rouges. Une porte, trois fenêtres doubles avec volets et une fenêtre simple avec volet; très souvent, le sol était pavé, certains avaient un plancher sur un vide ventilé, une cheminée était mitoyenne à deux pièces, ce qui permettait de placer deux poêles de chauffage. Chaque baraquement avait un numéro minéralogique, plus une plaque en acier émaillé blanc et rouge, qui rappelait dans les deux langues nationales "Fonds du Roi Albert". La parcelle était délimitée par une clôture simple, une haie y avait été plantée; à l'arrière un espace pour cultiver un potager et y planter les traditionnels séchoirs à linge; au fond de cette parcelle, un W.C.

Il y avait d'autres modèles de baraquement, plus grands (le double), il y en avait même certains qui avaient un étage, d'autres comme celui de mon voisin était en béton préfabriqué (c'était une ancienne cantine) et le sol était en terre battue. D'autres encore étaient assez longs et sans cloison intérieure tel le temple évangéliste ou un atelier de réparation de charpentes. D'autres encore, des ordinaires, servirent de théâtre de marionnettes (Wieslet) ou de magasins de détail (les plus connus étaient Enseval et surtout Régine Elias), d'atelier de sabotier (Leruth), de casino pour jouer à la banque russe, de locaux pour jeux de quilles (Hurlet). Les rues étaient en pierres, soit écrasées par le rouleau compresseur à vapeur que nous appelions "li macadam", soit cassées à la main pour les réparations et les petits tronçons.

3) Commodités, hygiène, etc.

L'eau, indispensable à la vie de tous les peuples, même aux gens des baraquements, nous était distribuée gratuitement par deux pompes, l'une située rue de la Forêt à 70 mètres de chez moi et la seconde sur la place où aboutissent les rues Corbeau et Bruyère. Chaque ménage disposait d'une clé dont l'ouverture était spéciale (ronde avec un plat), d'un porte-seaux (*hârkê*), de deux grands seaux généralement en acier galvanisé ou émaillés et de deux croix en bois (planchettes) que l'on laissait flotter dans les seaux lors du transport, afin que l'eau ne déborde. En hiver, le pourtour des deux pompes était recouvert de 25 cm de glace, ce qui rendait l'accès à ces monuments périlleux !

C'était le samedi que les gros transports d'eau se faisaient, le jour du grand nettoyage et des bains de toute la famille, ce qui explique que souvent cinq à six personnes attendaient leur tour à chaque pompe. Les bains de ces familles ont été décrits dans *Germinal* de Zola: d'abord, les enfants, ensuite les parents dans la même bassine. Chaque fois que l'un finissait son bain, le suivant additionnait de l'eau chaude qu'il prélevait dans une cuvette qui chauffait sur la cuisinière. Cette eau n'était pas jetée, car elle était devenue très savonneuse et convenait pour mettre tremper jusqu'au lundi (jour de la lessive) les vêtements de travail du papa (*li djeû d' bagues*). Il n'y avait pas d'égout dans ces cités, toutes les eaux usées étaient jetées sur les potagers.

Les latrines étaient constituées d'une cabine en planches placée au fond du jardin; sous la planche trouée que l'on refermait souvent avec un vieux couvercle de marmite, se trouvait le bac de réception, qui était en bois; le contenu de ce bac était enterré dans le jardin (quelquefois, le fond se déclouait !). Les rouleaux de papier W.C. n'étaient guère utilisés, du papier journal coupé en rectangles et encordé faisait bien l'affaire.

Les punaises habitaient les baraquements bien avant qu'on les amène aux Biens Communaux, lors du montage de ceux-ci. Mon père, qui assistait à cet événement, fit remarquer à l'entrepreneur (un certain M. Macari) qu'il serait bon d'écraser les agglomérations de ces bestioles. L'entrepreneur bondit en répondant qu'il ne ferait rien dans ce sens pour ne pas en être couvert... et les cloisons ont été montées avec beaucoup de petits habitants rouges ! Périodiquement, les lits étaient sortis, et comme ils étaient souvent en métal, on pouvait les brûler avec une torche faite de vieux journaux. Après, ma mère nettoyait les ressorts de ces lits et le sol des pièces de notre baraquement avec de la "créoline", ce qui sentait mauvais. Comme partout, des attrape-mouches (et autres) – ces rubans englués – étaient fixés au plafond aux environs de la cuisinière !

Il ne faudrait pas croire que, malgré ce qui précède, les baraquements étaient tous sales et insalubres; non, certains étaient même coquets, entièrement peinturlurés avec de petits jardinets de fleurs multicolores. Des concours du plus beau baraquement avaient lieu périodiquement et mes parents ont eu une fois le premier prix: deux bouteilles de *pèkèt.*

Lorsque l'on était très malade, exceptionnellement on appelait le médecin; pour ce faire, il fallait soit aller à pied jusqu'à sa maison, soit se rendre sur la place au-dessus de la rue Bruyère chez les commerçants Kinet (boucherie) ou Maquet (épicerie), qui disposaient du téléphone. Ces maisons étaient proches des baraquements.

Notre médecin était le docteur Detrixhe, qui demeurait rue Plainevaux et qui faisait ses visites en moto Gilette. Il n'était pas très causant, il rédigeait calmement son ordonnance en latin, qui très souvent commençait par deux bouteilles de Vichy qu'il fallait boire en restant à jeun. Pour obtenir ces deux bouteilles de Vichy et les médicaments, je devais me rendre à la grande place (place Merlot) chez le pharmacien Demblon, ce n'était pas à côté... Toutes les familles prenaient des remèdes de "bonne femme", surtout des thés de toutes espèces que nous trouvions à proximité, dans la forêt. Lorsque mon petit frère mourut à deux ans d'une méningite, en 1933, les médicaments de l'époque étaient inefficaces; je me rappelle que pour faire tomber la fièvre, il avait été conseillé d'envelopper ses pieds d'un pigeon coupé en deux (vivant), afin que le sang de ce volatile aspire la fièvre. Mon frère est mort le 25 juin et enterré au vieux cimetière, où mes parents allaient tous les jours sur sa tombe, ce qui explique que je connaissais ce cimetière dans ses moindres recoins.

4) Les distractions

Les jeux de quartier étaient les mêmes que ceux décrits dans les revues précédentes. Je voudrais toutefois préciser, au sujet du mât de cocagne, que ce dernier était enduit de savon vert et que les grimpeurs remplissaient les poches de leur vieux veston de cendrées, à appliquer sur le mât pour obtenir de l'adhérence; ils raclaient de leurs mains ce mélange savon-cendrée et le jetait sur les badauds. Les enfants jouaient surtout dans la forêt de la Vecquée, ils reproduisaient les scènes des films d'aventure qu'ils avaient vues au cinéma. Ils fabriquaient une arme terrible, un lance-pierres constitué de deux bandes très longues (35 à 45 cm) découpées dans une chambre à air d'auto; les projectiles étaient quelquefois des écrous ou des morceaux de rivet que nous allions chiper aux ateliers Buchet situés au coin des rues de la Forêt et des Boeufs. Avec cette arme, nous étions des chasseurs redoutables d'oiseaux et d'écureuils.

Des guerres de gosses avaient lieu, je me souviens d'une de ces guerres terribles, vers les années 1934-35, où s'opposaient aux garçons de la Vecquée et de Lize, ceux de chez nous (les Biens Communaux) plus ceux de la Boverie, alliés pour une fois à ceux de la Chatqueue. Au total, plus d'une centaine de gamins de sept à dix-sept ans, armés de toutes sortes d'objets – certains avaient même des carabines à air comprimé (peu performantes à cette époque). La bataille débuta sur les flancs de la voie du vicinal, entre la rue de la Vecquée et le début de la rue des Champs (là où il y avait un arrêt du vicinal). La bataille atteignit son apogée lorsque les belligérants se trouvèrent face à face sur le tronçon de la rue de la Vecquée (la partie de l'actuelle rue Lahaut) jusqu'à la rue de Stappes; toutes les ménagères avaient fermé leurs volets, car les pierres volaient dans tous les sens, nous avions chacun un couvercle de marmite en guise de bouclier. Si je me souviens bien, un garçon perdit un oeil, et la bataille se termina avec l'arrivée d'une brigade de "marmites blanches" (c'était le nom des policiers, qui venaient de recevoir des casques blancs).

Petits, nous allions au cinéma forain, qui se jouait sur la place, à l'intersection de la rue des Villas et de la rue des Sables (sables, car il y avait une carrière et même un incinérateur pour cadavres d'animaux, surtout des chevaux). Nous appelions ce cinéma ambulant "le cinéma du petit Marcel", car le propriétaire était un nain. Avant la séance de cinéma, un spectacle de cirque avait lieu; au cours d'un de ceux-ci, j'ai eu l'occasion de voir un jeune acrobate se casser la nuque lors d'une chute de trapèze (sans filet). Une collecte parmi les spectateurs avait été faite pour ses funérailles.

Aller rêver devant les vitrines faisait également partie de mes distractions, notamment celles des bazars Mueller, rue de Plainevaux, ou Campagne au Pairay. Quand mes parents en avaient les moyens, on prenait le bateau-mouche au pont de Seraing et nous allions à Liège au vrai Grand Bazar, où je m'émerveillais devant les magnifiques petites mécaniques, les paquebots et surtout les trains électriques (j'allais devoir attendre d'avoir un fils pour pouvoir jouer avec un Märklin).

5) Politique, religion, les affaires...

Comme signalé dans une revue précédente, cette cité était désignée comme "les baraquements de Julien Lahaut", quoique je pense que les communistes n'étaient pas majoritaires; on pouvait s'en rendre compte lorsqu'aux élections, les gens collaient le numéro de leur parti sur la façade de leur baraquement; toutefois, le drapeau était toujours rouge ! Gamins, nous allions écouter les meetings (qui étaient contradictoires); je me souviens d'un rude mineur communiste qui, juché sur une table de cuisine, commençait toujours ses discours par la même entrée: *"Camarâdes, nos n' volans pus qu' nos-èfants magnèsse dèl margarine..."*. Cette phrase était d'autant plus percutante qu'il semblait qu'un des membres de la majorité avait des intérêts dans une fabrique de margarine. Pour ma part, je n'ai mangé que de la margarine et je n'en suis pas mort... mais le beurre avait meilleur goût !

Je me rappelle un vieux mineur d'origine italienne qui, hiver comme été, revenait de la mine sa hache sur l'épaule, son épaisse chemise en pilou entièrement ouverte, découvrant une poitrine et un ventre respectables, et qui grognait en italo-wallon contre son porion, les mandataires socialistes, le curé, le policier, etc.; bref, contre tous ceux qui n'étaient pas mineurs comme lui. Tout ce petit monde courageux et sympathique va payer un lourd tribut lors de la rafle de la Gestapo en 1942; une trentaine de personnes seront emmenées sans ménagement. Toute la

cité des baraquements était encerclée par la Wehrmacht, une mitrailleuse était en position à l'extrémité de la rue de la Forêt (près du bois), de façon à balayer ceux qui auraient voulu s'échapper. Mon père, qui avait travaillé la nuit, a pu passer le cordon de soldats; il était temps, car peu avant, j'avais trouvé un vieux revolver avec ses cartouches dans un chantoir et je l'avais ramené sans en parler à mes parents; ceux-ci l'ont heureusement découvert, mon père a eu le temps de le jeter dans le fond de la cheminée: c'était simple, il suffisait de reculer un poêle.

Revenons quelques années en arrière pour analyser les habitants des baraquements; presque tous étaient rouges, sans rien connaître au programme des partis. On pourrait croire qu'ils étaient opportunistes, mais c'était très souvent la pauvreté qui les y obligeait; par exemple, beaucoup d'enfants accomplissaient leur communion catholique tout en allant le jeudi au temple protestant, où un jeune pasteur barbu de Lize nous projetait des films avec son Pathé-Baby. J'ai connu des familles qui ont accepté pour leurs enfants les vacances en Ardenne que le parti rexiste proposait aux indigents; la perspective de vraies tartines au beurre et de la viande avec les pommes de terre était très tentante. Cela n'a pas empêché ces enfants, devenus grands pendant la guerre, d'opter pour la résistance côté rouge.

Les gens des baraquements avaient du coeur et de la solidarité, ils furent les plus nombreux à accueillir les enfants espagnols lors de la révolution d'Espagne.

Mes parents m'avaient inscrit dans une Société de gymnastique, "Le Progrès" (socialiste). Les séances d'entraînement se donnaient aux écoles des Biens Communaux, rue Lemonnier, et de la Chatqueue, rue Paquay. En plus des exercices physiques, on y pratiquait le chant et la déclamation, nous avons maintes fois défilé en scandant "Vive le plan, vive le plan de Man". Cela ne m'a pas fait sortir des baraquements, pas plus que la visite guidée du roi Léopold III, accompagné du bourgmestre Merlot II et d'autres messieurs importants. Je me rappelle qu'à cette occasion, le roi a visité l'intérieur d'un baraquement, rue des Genêts. C'était vers 1935.

Des "affaires", il y en a eu certainement beaucoup, mais à cette époque, il n'y avait pas de RTBF ou de RTL pour les expliquer et le bon peuple devait se contenter des bruits. Toutefois, je vais vous en rappeler une qui n'est pas de la cité des baraquements, mais très proche géographiquement. Entre les années 1946 et 1950, une jeune femme fut tuée par deux hommes (coup du lapin), qui la balancèrent dans la Meuse en amont du pont de Seraing. Ce crime se passa devant témoins. Le lendemain, les journaux le mentionnèrent; d'après ces mêmes journaux, il semblait que le crime était lié à un important trafic d'argent (des piastres) et que des personnalités de Seraing y étaient impliquées. Les jours qui suivirent virent l'arrivée de la BSR au domicile de la victime, rue des Sables (près des derniers baraquements). La maison fut entièrement visitée, des piles de draps de lit (cache traditionnelle) furent emmenées. Après, plus rien !

5) Instruction, sports, éducation des jeunes

- Gardienne: peu de gens plaçaient leurs enfants en gardienne; lorsque la femme travaillait, il y avait bien une mama ou une voisine qui se chargeait des petits. Ma mère m'a mis deux mois chez les bonnes soeurs à cornette, place Merlot, j'ai donc eu le droit de posséder cette belle boîte longue en fer blanc de section ovale, merveilleusement colorée, qui servait à transporter les tartines.
- Primaire: en général, les enfants des baraquements terminaient le cycle primaire.
- Secondaire: seules les écoles professionnelles ont du succès auprès des enfants de notre cité, très peu de garçons ont terminé le cycle complet. Quant aux humanités, je ne connais personne, ni fille ni garçon, qui y ait pensé. Pour ma part, j'ai choisi l'école mécanique de Liège, où j'ai terminé le cycle complet, nous étions deux garçons des baraquements à avoir choisi cette école.

Le cours de dessin industriel du dimanche, qui se donnait à la Chatqueue, avait un grand succès, la durée était de quatre ans. En 3e année, le professeur, un artiste-peintre, demandait d'ombrer les dessins. En 4e et dernière année, la classe était tenue par M. Sacré, le chef des études des locomotives de Cockerill, qui demandait à chaque fin de l'année la réalisation d'une distribution de locomotive à vapeur. C'était un plan de 1,20 m, à finir à l'encre de Chine... sur une table de cuisine aux planches disjointes!

- Une école privée, qui eut du succès après la guerre 40-45, était l'école Filot; on y donnait des cours de mécanique automobile et de conduite sur une vieille Renault double commande. L'école Filot était située rue du Chêne. En 1952, le hasard me fera rencontrer la fille de M. Filot au coeur de l'Afrique, en pleine brousse... Les Sérésiens vont loin !
- Pour les études dites supérieures, je pense que pas plus de cinq personnes (garçons et filles) n'ont atteint ce niveau. Je ne connais qu'un seul garçon qui a terminé avec moi l'école industrielle supérieure (le soir), et cela sur toute la population des 446 baraquements.

Pour ce qui est des sports, nous apprenions à nager dans les "gofes" du ruisseau de la Vecquée, près de chez Devilers, bien que certaines n'avaient qu'un mètre de profondeur au muret; elles ne nous permettaient pas de nager la brasse, car nos genoux raclaient le fond pierreux, nous exécutions surtout des "sous l'eau" que nous appelions "filantes". Ces barrages étaient fréquemment détruits par les meuniers, qui avaient leur moulin en aval, ou les gendarmes. Ces endroits attiraient les pédophiles, car les garçons nageaient souvent nus. Cela devenait plus

sérieux lors des deux dernières années primaires; en effet, quatre fois l'an, on allait au bain flottant sur la Meuse. Nous avions la chance d'avoir un instituteur sportif, M. Munster, qui ne laissait jamais passer une occasion d'aller nager. L'ouverture annuelle de ce bassin flottant se faisait le 1er mai; à cette date, l'eau était très froide, et seulement cinq gamins des baraquements étaient à l'ouverture, nous sortions de l'eau la peau bleutée et avec un appétit à tout dévorer. En été, il nous arrivait de traverser la Meuse, qui était plus large que maintenant, mais nous préférions les bords de l'Ourthe. Au Jardin Perdu, le champion de boxe Schoonbroodt avait ouvert un cours que j'ai un peu fréquenté. Je ne dois pas être négatif envers la Société de gymnastique "Le Progrès", car grâce à elle j'ai connu beaucoup de joies, par ses exercices dont le plus formidable était une pyramide humaine qui s'élevait jusqu'au deuxième balcon de la Maison du Peuple de Seraing. Les voyages de cette société m'ont permis de voir Anvers (le port), Oostduinkerke et Lille (France), où j'ai participé aux Olympiades ouvrières de 1936, sélectionné parmi les pupilles pour le relais 4x100 m et le saut en hauteur.

Notre éducation sexuelle se faisait naturellement, il nous suffisait de suivre les nombreux bourgeois accompagnés de leur maîtresse, certains étaient des messieurs très importants, nous les connaissions tous. Avant de vous livrer les deux récits suivants, je dois rappeler qu'en 1932, un pédéraste du nom de de Brocka avait tué dans des conditions horribles un ou deux jeunes garçons à la Citadelle de Liège; ce drame a donné la dernière complainte. Un matin que je chassais au lance-pierres, en remontant le ruisseau de la Vecquée, un homme gros, la cinquantaine, surgit devant moi à environ dix mètres, il avait son pantalon déboutonné et laissait tout voir... il s'avançait vers moi en souriant bêtement; je plaçai immédiatement un écrou dans mon lance-pierres et lui criai de rester à distance, ce qu'il ne fit pas. Comme je lui envoyai l'écrou dans le genou gauche, son sourire se transforma en grimace, il tomba et moi, je me sauvai vers la maison Devilers. Un autre individu du même genre, mais plus vieux, marchant avec une canne et portant binocles, suivait les jeunes garçons dans le Jardin Perdu. Quand l'un d'entre nous se rendait à l'urinoir, il ne manquait pas de l'approcher. Nous en profitions pour lui lancer un coup de poing qui lui cassait ses binocles et nous jetions sa canne. Malgré cela, quinze jours après, il était de nouveau au Jardin Perdu. Tous ces drôles n'ont jamais été se plaindre à la police.

7) Conclusion

Je n'ai pas tout écrit sur les baraquements. Il reste encore à expliquer: les surnoms, le braconnage, la pêche, les coutumes *pêleter*, les inventeurs, etc. Mais j'espère que ces paragraphes rappelleront aux anciens une cité que l'on a oubliée et qui a bien existé. Les habitations provisoires de Seraing ont duré de 1924 à 1961. Ces années que j'ai passées dans les baraquements représentent ma jeunesse, je dois à ce milieu mon caractère de battant courageux, on m'a même déjà dit que, malgré que j'étais un ancien gamin des baraquements, j'étais honnête ! J'ai étudié, j'ai travaillé, j'ai gravi les échelons les plus hauts que mes moyens me permettaient d'atteindre, sans avoir à dire merci aux partis politiques ni à personne. Je me suis marié avec une Sérésienne en Afrique, où ma femme et moi avons durement travaillé tout en élevant notre fils. Nous avons choisi de nous installer en Belgique dans une commune mosane et lorsque j'ai le spleen (même les gamins des baraquements l'ont), il me suffit de prendre ma voiture, de rouler dans les rues des Biens Communaux et tout redevient bleu.

Roger Noëlle

"Anciennes houillères de la région liégeoise, A. De Bruyn, éd. Dricot":

BASSIN LIEGEOIS (Ouest)

Liste des principaux puits et date de fermeture (1)

Bois d'Avroy (Sclessin - Val Benoît)	
Grand Bac	31 décembre 1949
Perron	31 décembre 1949
Val Benoît	19 juin 1959
La Haye	
Piron	31 décembre 1930
La Haye-Laveu	6 octobre 1934
Horloz	
Braconnier	1 janvier 1930
Horloz	26 août 1933
Gosson-Lagasse	
Gosson I	2 mai 1959
Gosson II	29 janvier 1966
Kessales	
Grands Makets	1 mai 1958
Champs d'Oiseaux	8 août 1943
Bons-Buveurs	31 juillet 1956
Artistes	26 juillet 1928
Xhorré	31 décembre 1950
Corbeau	juin 1933
Kessales	31 juillet 1958
Arbre Saint-Michel	1949
Patience et Beaujonc	
Fanny	1942
Bure aux femmes	31 décembre 1969
Beaujonc	1929
Espérance et Bonne-Fortune	
Espérance	4 août 1973
Saint-Nicolas	31 décembre 1974
Bonne-Fortune	31 octobre 1962
Ougrée	28 novembre 1954
Marihaye	
Fany	1933
Many	24 octobre 1953
Vieille Marihaye et Boverie	12 décembre 1954
Nouvelle Marihaye (Flémalle)	12 décembre 1954
Six Bonniers	10 juillet 1948
Cockerill-Colard	31 mars 1976
Bonnier	31 janvier 1967
Bonne-Fin, Baneux et Batterie	
Baneux	1942
Sainte-Marguerite	Novembre 1956
Aumônier	Novembre 1956
Sainte-Barbe	1934
Bonne-Fin	28 février 1965
Batterie	4 juillet 1965
Ans Rocour	30 juin 1966

Quelques loisirs

Souvenirs d'Hubert Dirick
Les salles de spectacles

La Maison du Peuple de la rue Papillon était le cinéma le plus important. Presqu'en face, le Théâtre de Seraing, communiste, était aussi un cinéma.

Le Palladium, rue de la Station (rue de la Banque), était le cinéma privé le plus important, dont le patron hollandais s'appelait M. Stichelbaut; à côté, se trouvait le Roxy. Rue Ferrer, presqu'en face de la rue du Marais, il y avait le Ritz. Après-guerre, on a créé le Stuart au Pairay, qui a détrôné la Maison du Peuple et tous les autres. C'était curieux parce qu'il était dirigé par un groupe avec Deleval et d'autres socialistes.

D'autres salles: la salle Sadzot (SG du Pairay); l'Alfa (en face de l'hospice, rue Plainevaux), où on projetait des films et où se jouaient des pièces de théâtre en wallon. Je me souviens d'y avoir vu Nollomont, un acteur connu; le Winter était une salle de danse du Pairay (Sarma).

Il y avait évidemment le Jardin Perdu. Le Théâtre des Familles est devenu le Versailles en 68. La Maison des Loisirs du quai Marihaye est actuellement située avenue de la Concorde.

A l'emplacement de l'Athénée (Beauséjour) se trouvait une grande salle de danse, dont le propriétaire était M. Vivegnis; la salle était fréquentée pendant la belle saison, car elle était couverte, vitrée, mais pas fort chauffée. Un grand orchestre d'au moins dix musiciens y jouait de 17 à 23 h (l'heure était déterminée par les moyens de transport, le dernier tram). Les gens se promenaient au bois, puis allaient danser. En dehors de la saison, l'orchestre se produisait ailleurs. Les orchestres de Carlier, Hirsch ou Jean Saint-Paul ont animé des soirées. Plus tard, la Commune a acheté le terrain, puis l'Etat l'a racheté pour construire l'Athénée.

Chronique des Spectacles

PROGRAMMES DE LA SEMAINE

Cinémas

CROSLY (Tél. 34.24.65)
Permanent. — *Toute la semaine* : Spencer TRACY, Gene TIERNEY, VAN JOHNSON et Léo GENN dans l'extraordinaire odyssée du « Mayflower » : « CAPITAINE SANS LOI » (P. F. - E. A.).

PALLADIUM (Tél. 34.27.37)
Permanent. — V. S. D. L. : « GENTILHOMME DE LA LOUISIANE », Technicolor (P. F. - E. N. A.). — M. M. J. : « LE MOUSQUETAIRE FANTOME » (P. F. - E. A.).

STUART (Tél. 34.10.60)
S., D. à 5 et 8 h., L. : Madeleine ROBINSON et Eric VON STROHEIM dans « MINUIT, QUAI DE BERCY ». — D. à 2 h., M. M. J. : « LES VACANCES DE M. HULOT » avec Jacques TATI.

MAISON DU PEUPLE (34.02.33)
S. D. L. : « L'APPEL DU DESTIN » avec Jean MARAIS, Roberto BENZI et Jacqueline POREL. — En compl. : « PARIS, BONJOUR ! » (E. A.). — J. à 7 h. 30 : « LA RONDE DES ÉTOILES » avec Doris DAY, Virginia MAYO et Gene NELSON. — En compl. : « LA VILLE DES REVES » avec James CAGNEY (E. A.).

CINE-VAL
S., D. à 17 et 20 h., L. : « CONVOI DE FEMMES » avec Robert TAYLOR et Denise DARCEL (E. N. A.). — D. à 14 h. : « MONSIEUR LA SOURIS » avec RAIMU et Aimé CLARIOND. — J. à 15 h. : « TREIZE A LA DOUZAINE », Technicolor avec Clyfton WEBB (E. A.).

LOISIRS (Tél. 34.05.09)
S. D. L. : « LE TRÉSOR DU GUATÉMALA », Technicolor avec Cornel WILDE (E. A.).

*

Théâtres - Variétés

SAMEDI 13 FEVRIER
JARDIN PERDU : BAL DE LA RHÉTO 54 de l'Athénée Royal de Seraing.

MARDI 16 et MERCREDI 17 FEVRIER
MAISON DU PEUPLE DE SERAING, à 19 h. 30 : Sur scène, « SAM CHATOUILLE » avec le ténor français Christian SELVA et Sim DARLY.

JEUDI 18 FEVRIER
MAISON DES LOISIRS, à 19 h. 30 : Conférence par M. BRUMAIL, journaliste. Sujet : « LE FOLKLORE DES MONTS ET DES PLAINES ». — A l'écran : « HISTOIRE D'AMOUR » avec L. JOUVET.

Journal de Seraing, 14 février 1954

Les habitants du quartier se rendaient rue Plainevaux, près de la plaine des Sports dans la salle Fairon; c'était un salon de coiffure qui, à l'arrière, possédait une salle de danse. Le chef d'orchestre, M. Zeimes, dirigeait trois, quatre musiciens le dimanche soir et jouait jusqu'à minuit trente ou une heure du matin.

Je me souviens aussi du grand-père Deletrez, un chiffonnier, qui tenait un théâtre de marionnettes vers 1935, dans une pièce, chez lui, rue des Villas, près de la rue du Corbeau.

Loisirs à Seraing autrefois, par Mme Montelet

- Avant la guerre, le Cercle Franklin en la salle du Capitole.
- Les séances récréatives annuelles de l'Association des Anciens élèves de l'Ecole Industrielle.
- Théâtre: comédie et mélodrame au Théâtre de Seraing; opéra et opérette à la Maison du Peuple; bals de sociétés en la salle du Winter-Variétés place du Pairay.
- Dancings du Jardin Perdu et à la salle Sadzot rue du Pairay.
- Cinémas: Loisirs de l'Ouvrier à la Troque; Palladium et Roxy rue de la Station; Excelsior(?) rue Ferrer; Mondain puis Stuart rue du Pairay; Familles rue du Molinay, devenu théâtre wallon en 1934;Maison du Peuple et Théâtre de Seraing rue du Papillon; Alfa rue de Plainevaux.
- Chorales: La Sérésia, local place Kuborn (actuellement Caves à bière); La Voix du Hameau; chorale des Aumôniers du Travail; chorale de l'Espérance-Longdoz (pendant la guerre 40-45); Cercle Choral Mixte Intercommunal Hanson; Symphonie César Frank, local quai des Carmes.
- Musique: fanfare de Seraing, local rue Cockerill; fanfare de Jemeppe; orchestres Oscar Thisse (jazz), du Théâtre

des Familles (direction de M. Looze), de la Maison du Peuple (direction de M. Cerfontaine).
- Sociétés de gymnastique: La Concorde, rue du Chêne; La Sérésienne, rue du Marais.
- Société colombophile Le Soleil, place du Pairay.
- Billard à la Maison des Combattants et au café Nys rue de la Station.
- Tournois de jeux de cartes dans certains cafés. Clubs de marcheurs en forêt. Locaux pour pensionnés. Visite d'entreprises avec l'Amicale des Employés d'O.M. Conférences Amitiés Françaises, salle des Combattants.
- Troupes de scoutisme: Le Glandier, les Faucons Rouges, Scouts catholiques.
- Théâtre français au Cercle Catholique de Lize.

La Sérésia, souvenirs de Mme Montelet

Dès l'âge de huit ans, je fréquentais l'Ecole de Musique dirigée par M. Looze; à l'examen de solfège, M. Looze m'a fait chanter plusieurs morceaux: "Quand tu seras grande, tu auras une bonne voix d'alto" et plus tard il m'a demandé d'adhérer à la chorale La Sérésia. Mais je suivais des cours du soir d'Art Dramatique à Liège. En 1956, quand j'ai fini mes cours, je suis entrée à La Sérésia. Le répertoire était assez étendu. Je me rappelle un concert où on a commencé par du Bach et terminé avec du Gilbert Bécaud. J'aimais bien chanter le gospel "Ma maison du Kentucky". Toutefois, on chantait plutôt du classique: des morceaux de Schubert, on a chanté Guillaume Tell, les Béatitudes, etc. Le président était M. Graindorge; moi, j'étais la plus jeune, à trente-six ans. Les répétitions se tenaient dans le local des anciens élèves de l'école industrielle, place Kuborn (actuellement les Caves à bière).

On chantait suivant les engagements; des exemples: à Seraing à la Maison du Combattant (on a chanté les Saisons de Haydn); à Liège (à l'Emulation pour un tournoi entre chorales); à La Roche, à Malmédy, Ostende, etc. Je me rappelle avoir chanté les Messes de la Sainte-Barbe à l'Eglise de l'Assomption, place Kuborn. Un 14 juillet, nous avons chanté devant le maire de Paris, dans les jardins du Château de Cockerill (voir photos).

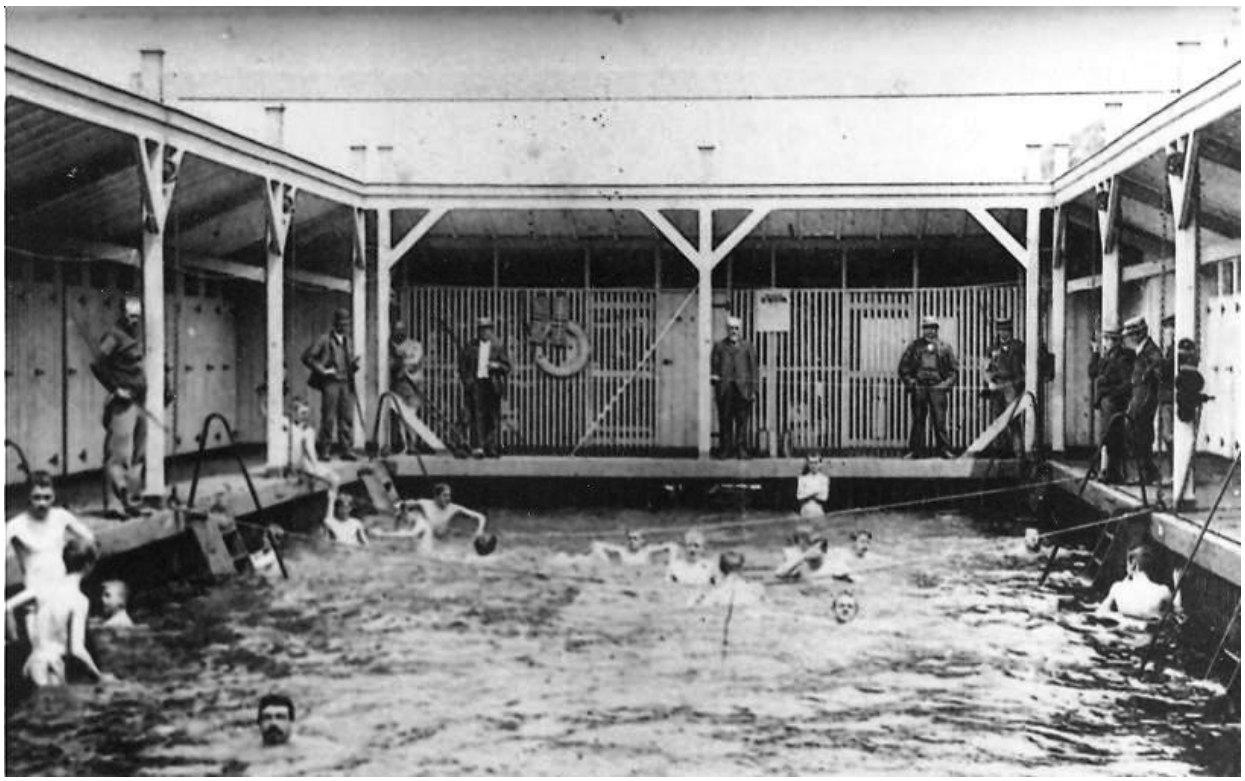
A la mort de M. Looze dans les années 60, M. Spoel n'a pas voulu reprendre la chorale, car il aurait voulu quatre-vingts personnes; nous n'étions pas assez nombreux pour lui, une quarantaine. La chorale avait nonante-deux ans. Le président souhaitait qu'on tienne jusqu'au centenaire, mais il n'a trouvé personne pour diriger.

Un de mes plus beaux souvenirs ne concerne pas directement la chorale: j'ai joué dans le *Cuzin Bèbêrt* de J. Duysenx. Y ont participé: quelques membres du personnel d'Ougrée-Marihaye; quelques chanteurs de La Sérésia (Mmes Warzée, Engels, Theis, Dasoul, Sombart; Mlles Bouillon et Soyeur; MM. Noiroux et Theis); quelques membres de la chorale de l'église de Lize Saint-Joseph représentaient les ouvrières modistes et les promeneurs (Mmes Frères, Renard, Pirson; Mlle Theuwissen; MM. Frères et Pirson); les acteurs professionnels choisis par M. Lurkin étaient: Simone Barras, Eva Lorany, Flore Roland, Fernand Tilman, Joseph Olaerts, Denis Theunis. Le rôle titulaire était tenu par Jean Lurkin, qui assurait aussi la mise en scène. Régie: Lucien Dock. Ballet de ? Andrée Denis, qui accompagnait son mari Denis Theunis, et Martine Begon s'étaient mêlées aux ouvrières. M. Armand Spoel, qui était répétiteur à La Sérésia, avait dirigé toutes les répétitions des choeurs. Le chef d'orchestre était Marcel Désiron.

Nous avons donné avec grand succès, en deux semaines, dix représentations de cette opérette à l'O.M. d'Ougrée pour animer les séances de remise des décorations aux membres du personnel. Pour terminer en beauté, nous avons donné le lundi suivant, en soirée, une onzième représentation, mais... au Théâtre Royal, dans de plus grands décors et avec des figurants supplémentaires, ceci au profit des victimes de la catastrophe minière de Marcinelle, survenue deux mois plus tôt. Nous avons eu pour toutes ces séances le concours de l'orchestre du Théâtre Royal au grand complet.

Création de l'opérette wallonne "Rosita" à la Maison du Peuple de Tilleur en 1948; représentation unique diffusée en direct par Radio-Liège; livret de M. Philippet et musique de M. Hanson; Cercle Choral Mixte Intercommunal Hanson et acteurs professionnelle (photos Mme Montelet)

M. Noëlle à 10 ans, en tenue de gymnastique du "Progrès", en 1934 (photo M. Noëlle)



Intérieur du bassin de natation sur la Meuse, qui se trouvait avant à Seraing; il a été détruit lors d'un bombardement américain visant le pont de Huy; il y aurait eu de nombreuses victimes (information et photo de M. Noëlle)

Les salles de spectacles à Ougrée, par G.H.

Partons du bas d'Ougrée et montons vers le bois, à l'époque où j'étais gamin. Voici ce dont je me souviens:

rue de la Gare:

- une salle (libérale ?) se trouvait à peu près en face des bureaux de la FGTB. Elle était aussi accessible par la rue du Fourneau. Il y avait des concerts, des activités de la société de gymnastique l'Espoir, etc. ("Les Vrais Wallons" s'y produisaient aussi, NDLR). La salle n'a plus servi pendant la guerre à cause des bombardements et elle a été détruite quand l'usine a installé le blooming. Elle a été remplacée par l'O.M., qui est la plus belle salle d'Ougrée. A l'époque, l'atmosphère me paraissait plus froide et elle accueillait un autre public;
- il existait une belle petite salle de café dans le dessus de la rue, qui a cessé de fonctionner au début de la guerre; elle a été achetée par Linalux, qui y entreposait du matériel. Elle a été rachetée il y a trois ans par l'ALAF (chemin de fer miniature) et rénovée.

rue de la Vallée (près du pont actuel): c'était une salle officielle de la Commune; elle servait pour les fêtes scolaires de fin d'année, pour des concerts, des bals; elle était également louée à des associations. Elle a été utilisée jusqu'à la construction du pont, quand le quartier a été rasé.

rue Nicolay:

- le café Devillers (devenu le café "Chez René") possède une salle à l'arrière; celle-ci a servi pour des réunions, des manifestations sportives, etc.
- la Maison du Peuple (même genre d'architecture que le Forum) avait deux salles; dans la grande, on y projetait des films et on y accueillait des spectacles; la petite salle, "la salle blanche", servait pour la gymnastique, des réunions, etc. Elle a été partiellement détruite par le bombardement de 1942, et ne s'est pas relevée après la guerre. Elle se trouvait à peu près à la hauteur de chez Gauthier;
- le cercle catholique se trouvait en face, c'était une vieille salle qui a été complètement détruite en 1942. Elle a été reconstruite après la guerre et est devenue le cinéma Splendid dans une salle magnifique. Les gamins allaient au cinéma d'un côté ou de l'autre, sans distinction.

Le dimanche, l'animation était grande, parce que les salles étaient fort fréquentées.

rue de Noidans: près de la rue Nicolay, j'ai connu une salle de vente, la galerie Saint-Gérard, qui a servi auparavant pour des loisirs.

Rue Famelette (Delbrouck): à la place du Rialto (Centre Delbrouck), c'était une petite salle où l'on projetait des films muets, avec un pianiste et un commentateur. Elle a été rasée à la fin des années 40; les frères Galdi ont construit le cinéma Rialto (nom d'un pont de Venise, choisi sans doute à cause de leur origine italienne). Ce cinéma, exploité par d'autres personnes, a drainé des foules terribles; il jouait deux films par semaine et faisait relâche le vendredi. Puis, quand il a cessé en tant que salle de cinéma, il a été racheté par la Commune.

rue Dunant: la petite salle de la Croix-Rouge était louée pour des banquets, des fêtes de pensionnés; à cause des expropriations pour la bretelle, elle a été déplacée à l'avenue du Centenaire.

A *Renory,* il y avait une salle paroissiale.

rue de l'Etang: au début de la rue, une salle était exploitée par Mathieu Bodson, auteur wallon, un monsieur avec un grand chapeau et un noeud papillon. Je me rappelle que, pendant la guerre, j'ai assisté à des revues sur les personnalités d'Ougrée, où l'on exprimait aussi un soutien à la résistance de façon détournée. Comme M. Bodson écrivait des pièces de théâtre, je suppose qu'on les a jouées à cet endroit, ainsi que d'autres pièces.

rue des Cotillages:

- au coin avec la rue de l'Egalité: du théâtre, des concerts avaient lieu dans la salle Hahn-Baguette (actuellement le Mistral); le cinéma Victory, exploité par M. Hébran y a succédé à la Libération (d'où le nom du cinéma);
- au coin avec la rue Famelette, se trouvait le café Vivegnis (le Kilt), qui possédait une petite salle de danse côté rue des Cotillages; elle a été abattue après la guerre.

avenue du Centenaire:

- la petite salle paroissiale a été détruite après-guerre et remplacée par l'actuelle salle Sainte-Thérèse;
- au Beau-Vivier, côté bois, il y avait une salle construite en bois, l'Oeuvre de l'Oeuf de Pâques, tenue par des bénévoles. Elle possédait un certain charme, une certaine intimité. La troupe Emile Emile y donnait des représentations en wallon. Au départ, les pensionnés affiliés au groupe fêtaient Pâques. Puis, la salle a été louée pour des bals, des banquets, etc. La salle a cessé ses activités quand les maisons pour les sinistrés ont disparu, fin

des années 60, début des années 70.

Je ne fréquentais pas tellement Sclessin. Je me souviens de la salle du château, qui était une salle communale, où avaient lieu des fêtes, la gymnastique, etc. Cette salle a malheureusement servi de mortuaire pour les victimes de l'incendie du Rio et les pensionnés décédés dans l'incendie du château de Wégimont. La Maison du Peuple était située rue Solvay, près du château; le cinéma Rio était dans la même rue. Le cercle catholique, l'Emul, se trouvait place Ferrer.

Le football avant-guerre à Seraing, par G.O.

Il n'y avait pas les Minimes, etc. On commençait vers treize ans dans les cadets B (l'année suivante, on devenait cadet A, puis scolaire B et scolaire A, junior). J'ai arrêté à cause de la guerre et je n'ai plus repris ensuite.

On s'amusait bien, il n'était pas question d'argent, on jouait pour le plaisir: qu'on gagne ou qu'on soit battu, c'était pareil. On était tous des copains. Le dimanche matin, on prenait le tram pour aller à Tilleur (derrière le terril) ou au Standard. Parfois, un légumier avec un gros camion bâché installait un banc de chaque côté et nous conduisait à Saint-Nicolas, au F.C. Liégeois; on chantait à l'aller et au retour:

"Elz'avans-gn' batou? (et en choeur:)
Awè, èlzès batrans-gn' co, awè
Vivent les rouges, vivent les rouges, vivent les rouges et noirs"

Autre version:

"Avans-gn' situ batous?
Awè, èl sèrans-gn' co?, awè
Vivent les rouges..."

Les entraînements avaient lieu le soir, le terrain était éclairé par quelques gros projecteurs (il ne faisait pas aussi clair que maintenant). Après l'école, on repassait directement au terrain avec notre équipement avant de rentrer à la maison. Des anciens joueurs de première nous entraînaient: M. Dangoxhe, M. Frank, Albert Liégeois, Georges Bayard.

A cette époque, Seraing jouait en division 1 (en dessous de la division d'honneur).

On a joué une fois à -10°, par une bise froide. Plusieurs ont quitté le terrain pour se réchauffer, moi, je courais de tous côtés uniquement pour ne pas être congelé. Je jouais avec Louis Goire, il pleurait de froid. On se lavait dans des seaux d'eau, mais le poêle était éteint, pas d'eau chaude, et j'avais tellement froid que l'eau me paraissait chaude!

Souvenirs de M. Dillmann:
Jeune joueur de football et supporter

Je suis allé au F.C. de Seraing pour la première fois en 1938, à huit ans. Le football était plus sain à l'époque, on y brassait moins d'argent. On avait du spectacle avec des gens du cru; les transferts de joueurs extérieurs étaient rares.

J'ai joué en cadet et scolaire à Seraing, mais je n'avais pas de souliers; je jouais avec de grosses bottines, parce que le club n'avait pas assez de souliers pour tout le monde; plus tard, j'ai joué à Ivoz. On était entraîné par un joueur de la première équipe, ou un ancien. On nous jetait un ballon et on shootait dedans. Le sport est très important pour les jeunes, encore aujourd'hui.

Je me rappelle un match mémorable pendant la guerre, vers 42-43: deux avions se sont affrontés au-dessus du terrain pendant quelques minutes. Nous nous sommes couchés derrière les murs de l'enceinte. Le match qui s'était arrêté a repris ensuite. Je pense que l'avion abattu était anglais et que le pilote a été caché longtemps à la Vecquée avant de rentrer en Angleterre.

On donnait toutes sortes de surnoms aux joueurs: "Cheval" (quand ce joueur était dépassé, il courait comme un cheval au galop), "Li tchèt" (le keeper se détendait comme un chat), "Pépé" (à partir du nom de famille), "Jaquette" (quand ce joueur sautait, il tirait son adversaire par le maillot), etc.

Les rencontres entre Seraing et Liège étaient extraordinaires, Liège venait avec sa fanfare et les supporters des deux camps étaient fort nombreux. En général, les supporters n'en venaient pas aux mains. Sauf certains clubs qui étaient particuliers, comme le Cercle de Tongres. On avait affrété un train en gare de Seraing – le train était rempli – et à l'entrée de la gare de Tongres, on a jeté des pierres après nous ! Après, tout a été calme.

Il n'y avait pas de treillis autour des terrains. Les envahissements de terrain étaient exceptionnels: je me souviens d'un seul cas lors d'un match Standard-Malines que les visiteurs ont remporté, et l'arbitre a même été frappé.

Les seules insultes qu'on se lançait étaient: "Mâssî Flamind", mais c'était peut-être plus terrible encore entre

Wallons. Les Flamands avec lesquels on travaillait soutenaient leur club: parfois on entendait de petits coups de gueule, mais on "se blaguait", on était camarades et on se réunissait pour boire ensemble. Quand un supporter avait bu un verre et devenait agressif, on le séparait en faisant la police nous-mêmes. Il y avait un ou deux policiers à chaque match.

Maintenant, le spectacle est dans les gradins; c'est exceptionnel de signaler que pour le match entre Seraing et Ostende, les Ostendais avaient un calicot où il était écrit quelque chose comme "Nous venons pour le football et rien d'autre".

Souvenirs de Mme Hansen-Wilmet: la misère en 1914-18

Août 1914. Mon père reçoit son ordre de mobilisation et part à la guerre. Ma mère doit recevoir 2,50 F, plus 1,50 F par enfant (mon frère et moi). Mais quand elle touche son pécule, elle n'a que 1,50 F pour elle et 1 F par enfant. Mon père était mineur et gagnait très bien sa vie. Quelle différence ! C'était la misère.

Les Allemands arrivent chez moi, rue du Buisson, 123; ils occupent la maison pour y dormir avant d'aller combattre et anéantir le fort de Boncelles. Ils reviennent encore chez nous à la Chatqueue fin 1918 pour y dormir avant de fuir.

Joies et plaisirs

Avec mon frère, j'ai fait partie du groupe de gymnastique la Concorde. Mon frère a continué et il est devenu un bon gymnaste. Il y avait aussi des concours intervilles: c'était courant dans les années 20 de se retrouver à plusieurs groupes contre une ville; à Eupen, les groupes de Seraing et de Tilleur ont fait face, à la fin du concours, aux concurrents d'Eupen déçus et exaltés. Mon frère de Seraing a lié connaissance avec mon futur mari de Tilleur. Je me suis mariée fin 1926 et j'habite Tilleur, mais je suis toujours Sérésienne.

Dans les années 20, il y avait un cours de danse rue du Pairay, animé par un joueur d'accordéon, l'entrée était de 1 F; des jeunes gens et des jeunes filles qui savaient un peu danser la valse, la polka, la mazurka s'amusaient ainsi. Et on se retrouvait au Beauséjour pour danser dans la grande salle.

J'étais petite, légère, bonne gymnaste, et très joyeuse, rieuse. Mon mari était gymnaste, bon danseur aussi. Nous avons continué à suivre les bals de fêtes et autres occasions de s'amuser jusqu'en 1939.

Dès 1936, la guerre civile en Espagne nous a mis en face de la Deuxième guerre. Nous nous sommes engagés dans la défense civile en 1939. Puis dans la Résistance.

La marche et les promenades

Que dire des plaisirs de la marche et des promenades dans le bois de la Vecquée et des Biens Communaux. Enfant en 14-18, c'était la joie, les jeux, on en oubliait la faim, on mangeait des feuilles.

Un jour, ma mère, mon frère, une femme de soldat avec trois enfants et moi sommes pris dans un orage aux Biens Communaux. On décide de revenir en tram. Les cinq enfants montent et ma mère me donne 10 centimes ! Je dis à mon frère ainsi qu'à la petite dernière: "Pleurez". Le percepteur arrive et comprend, il ne nous fait pas descendre à l'arrêt suivant.

Les années passent et j'ai toujours aimé le bois, les promenades en groupe en suivant le plan sur une carte. Quand j'étais jeune fille, je montais avec maman le "thier" de Boncelles depuis la place de la Chatqueue; de Boncelles, on descendait sur Plainevaux, puis par la Roche aux faucons, on arrivait à Tilff pour danser et faire un tour en barque; on avait nos tartines. On revenait en train le soir... On avait des jambes en ce temps-là et on s'en servait.

Après cinquante ans de mariage, je me trouve seule sans enfant. Je reprends le cours de gymnastique du 3e âge et reprends *seule* mes longues promenades dans les bois. J'y étanche ma peine. Je vois les oiseaux, lapins, écureuils, les beaux arbres, été, *hiver même sous la neige*, et cela alors que j'ai plus de quatre-vingts ans.

J'ai eu beaucoup de *plaisir* à *marcher* dans les bois.

Une curiosité, par M. Dejardin

Avant-guerre, je me souviens de paris sur des petits chiens ratiers. On en introduisait un dans une cage avec des rats. Je crois que le chien qui mettait le temps le plus court pour tuer les rats gagnait la mise.

Souvenirs de guerre

Témoignage de Girondin (nom de guerre)
Prisonnier de guerre

Pendant les dix-huit jours, en 1940, je faisais partie du service de santé de l'armée. Arrêté avec d'autres militaires belges, nous sommes envoyés à Berlin dans un wagon à bestiaux. Le voyage avait été abominable. La déchéance était totale. A Berlin, on a ouvert. On rechargeait les locomotives en eau avec un manche qui tournait et qu'on plaçait au-dessus de l'engin; nous sommes allés au-dessous pour avaler les gouttes qui tombaient.

Nous avons été transférés à Greifswald en Poméranie (ancienne Pologne).

Dans le camp, mon ami B. expliqua en allemand que les sous-officiers avaient le droit de ne pas travailler, selon la Convention de Genève, et qu'il souhaitait ce statut pour tous les porteurs du brassard de la Croix-Rouge.

A partir de ce moment, nous avons logé dans une caserne où les lits étaient superposés deux par deux, et tous les sous-officiers qui y sont venus n'ont pas travaillé. Nous étions une compagnie de réfractaires au travail. Chaque fois que des membres des "commandos" revenaient parce qu'ils avaient une jambe cassée, une maladie, on les happait: "Es-tu courageux ? Tu ne travailleras pas, mais tu crèveras de faim...". De cette façon, nous avons rattrapé un avocat de Liège qui a failli être député rexiste, et d'autres. Finalement, nous étions une grosse centaine.

Le matin très tôt, gymnastique obligée, ainsi que l'après-midi, avec "Pattes à ressort" derrière nous – nous l'appelions ainsi parce qu'il claudiquait.

La première corvée que nous avons faite, par un temps de canicule épouvantable, torse nu, a été de vidanger le "chalet des seize trous". C'était seize trous dans des planches, les uns à côté des autres, qui servaient pour ces choses ordinaires. J'ai écrit un poème:

"Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés"; parce que s'il faut l'appeler par son nom, c'était la chiasse !

Nous recevions à manger un bol de soupe, une soupe absolument infâme; parfois de la soupe aux poires – savez-vous ce que c'est ? – ou aux poissons crevés, et un cinquième de pain, c'était tout.

Mais nous avions un courage formidable. J'ai reçu avec B. la charge de la bibliothèque; nous avions tous les livres de propagande allemande que nous foutions vraiment dans le fond du sac, et quand nous pouvions nous en servir pour le cabinet, nous n'hésitions pas. Il fallait faire attention car les Boches contrôlaient. En tout cas, nous ne les donnions pas en lecture. Des protestants nous ont écrit pour nous demander si nous voulions des livres, nous avons accepté, préférant ces livres à ceux des Boches.

J'avais un Tchantchès et une Nanesse; Tchantchès, c'est François, l'homme du peuple, l'homme de Charlemagne. C'est le symbole liégeois le plus familier. Ces deux marionnettes étaient pendues sur mon lit; chaque jour, nous chantions des airs liégeois, les gens de Namur chantaient leurs airs. C'était formidable, enrichissant.

Q.: Quand avez-vous reçu des colis? Votre sort s'est-il amélioré ?

Je ne pourrais pas préciser quand nous avons commencé à en recevoir. Nous avons d'abord eu des lettres, des lettres de dix lignes; dans la première correspondance, j'ai écrit un acrostiche avec le mot Greifswald, parce que j'avais prévenu ma femme que je lui communiquerais où je serais interné, dans le camp de triage de Tongres quand je l'ai vue pour la dernière fois.

Les premiers colis étaient pris sur les rations de la famille, nous en avions bien conscience. René s'occupait des colis qui nous parvenaient trois, quatre jours après leur arrivée au camp. On savait ce qu'ils contenaient, une partie était piquée, mais pas tout. Les Allemands ouvraient toutes les boîtes en même temps pour vérifier leur contenu, nous étions alors obligés de manger rapidement toutes les conserves !

Un de nous recevait des colis somptueux de son frère, un proche du pape, dans lesquels nous trouvions des cigares. Nous les fumions et quand il n'en restait vraiment rien du tout, nous les jetions et les écrasions volontairement. Puis, nous regardions: les sentinelles récupéraient les mégots avec leur baïonnette et les fumaient.

Nous fumions des pipes avec du foin, avec tout ce que nous ramenions. Nous avons appris que les racines de bruyère du Doubs étaient manufacturées en Angleterre pour la fabrication de fameuses pipes. Nous avons dit à un prêtre originaire de cette région: "Ca manque de pipes ici". Il a reçu un colis de cinq kilos de pipes, et nous avons eu des pipes magnifiques.

Un incident vaut la peine d'être raconté. On avait volé dans les colis. Mais ce n'était pas les Boches. Nous savions que c'était un des nôtres. Conciliabule à quelques-uns. Il n'était pas question de dénoncer le coupable aux

Boches. Si un pauvre type fait la crapule, c'est parce qu'ils l'ont poussé. Nous avons constitué un tribunal avec un président, des assesseurs, un avocat de la défense pour celui que nous avions surpris à manger des conserves volées, un avocat lui-même. Nous avions reconstitué une société qui se gérait elle-même sans en référer aux Allemands.

La présomption avait été établie, mais dans les attendus on a fait valoir la vie pitoyable dans laquelle nous étions, qui poussait des hommes à commettre des actes hors des normes. L'accusé n'a rien eu comme peine.

La plupart des prisonniers souffraient de nombreuses maladies. Toutes les chemises, qui pourrissaient à l'endroit que vous devinez, étaient envoyées à la désinfection. On nous arrosait avec une lance d'eau froide. Nous restions des heures accroupis.

Un jeune prêtre a commencé par la dysenterie, ensuite il pissait son sang et il en est mort. Nous avons appris que son corps avait été placé dans une baraque à même le sol. Nous passions dans la cour, et quand nous nous trouvions devant l'entrée de la baraque, un de nous entrait et se mettait au garde-à-vous devant le corps, puis le suivant, etc. Ceux qui croyaient et ceux qui ne croyaient pas y allaient. Mon ami B. a récuré son uniforme pour qu'il soit prêt au moment où le corps est sorti.

Ceux qui étaient en commando avaient un peu d'argent. Ils achetaient des cigarettes polonaises dans lesquelles il n'y avait pas de tabac, et une sorte de pain dur en galette. On s'est dit qu'il fallait acheter des fleurs en ville pour le défunt, ce sont eux qui ont payé les fleurs; c'est la seule fois où je me suis rendu en ville, la sentinelle qui me suivait m'obligeait à marcher dans la rigole; je remontais sur le trottoir, il me tapait dans le dos. Les gens me voyaient passer comme ça. Je suis revenu avec ma couronne, en mettant un pied sur le trottoir, un pied dans le caniveau, et ainsi de suite.

Il y avait des commandos de différents métiers, des paveurs, etc. Ils venaient chez nous et nous les réconfortions; nous écrivions les lettres de ceux qui ne savaient pas écrire, etc. Nous parlions, nous donnions des nouvelles de la résistance. Ils nous apportaient de temps en temps une demi-gamelle qu'ils avaient piquée et que nous partagions entre nous. Un jour, le petit P. est venu près de nous pour nous parler de sa femme, pour être réconforté, et il nous donna une gamelle. C'était un tailleur d'habit de Liège. La soupe était sûre et nous avons eu la chiasse !

Q.: Dans quelles conditions as-tu été libéré ?

Les Boches avaient demandé qu'on choisisse un "homme de confiance". Certains ont été très mauvais, parce qu'il y avait des gens qui trahissaient, bien sûr, mais j'ai été désigné. On a annoncé la visite de l'ambassadeur américain (avant que les Etats-Unis ne soient en guerre, NDLR). Nous nous sommes réunis et nous avons décidé que je parlerais à l'ambassadeur.

J'ai été propulsé avec les malades et les autres, pendant qu'on faisait tourner en rond sur la pelouse les réfractaires sous-officiers, pour les éloigner.

Le commandant du camp était là. Un jour, il a fait marcher des Français devant nous, à genoux, avec des briques dans les mains. Il les regardait avec une longue-vue et quand des types se relevaient, il les faisait maquer.

Il y avait un Flamand, un interprète. L'ambassadeur a demandé à parler à l'homme de confiance. C'est le Flamand qui s'est avancé. Les prisonniers présents ont hurlé. La délégation américaine s'en est rendu compte, l'ambassadeur a parlé avec des prisonniers, puis il m'a demandé. Alors, je lui ai tout raconté. J'avais des habits, une cravate, etc. empruntés aux autres qui possédaient encore des vêtements. Il m'a répondu en français qu'il demanderait un train pour rapatrier les malades. Il m'a serré la main en me disant: "Soyez tranquille, nous la gagnerons".

J'ai été porté en triomphe par mes camarades. Mais avant de manger, rassemblement général. Le commandant "Bouboule" a crié mon nom, je suis sorti du rang, il m'a foutu sa botte dans le derrière, il m'a dévissé le coccyx. Il a exigé qu'on élise trois hommes de confiance, un pour les sous-officiers réfractaires, un pour les commandos et un autre pour une compagnie du camp: diviser pour régner !

Nous avons siégé toute la nuit, à la lueur de la faible lumière du mirador. On a proposé des noms, et B. pour me remplacer, parce que je serais refusé. Nous avons choisi un avocat pour la compagnie et un lancier de Spa pour les commandos.

Dans les jours qui ont suivi, on m'a laissé en paix, mais je redoutais d'être envoyé dans le camp de représailles pour prisonniers de guerre.

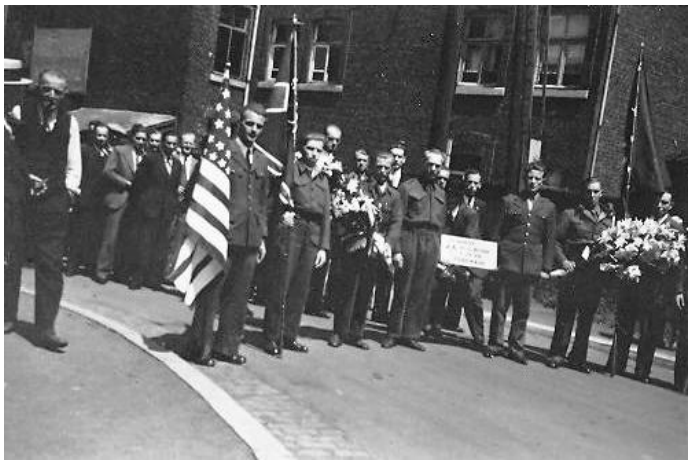
Vers 3 h du matin, on m'a annoncé que je serais rapatrié, l'ambassadeur américain l'ayant exigé. J'ai pleuré comme un veau.

Je suis rentré sans l'avoir voulu, après dix-huit mois de captivité.

Jeurissen Léon (doc. Mme Riga)

Comité d'accueil des prisonnierrs de guerre
(photo A. Germain)

Accueil des prisonniers de guerre en 1945, rue de la Boverie



Accueil des prisonniers de guerre en 1945, rue de la Boverie

(photos A. Germain)

Souvenirs de Jeanne Grandjean
La guerre de 1940

Le 10 mai à 6 h, nous avons été réveillés par l'ingénieur en chef de mon père, à Ougrée-Marihaye (nous habitions rue du Tige, en face de l'entrée des hauts fourneaux). Il nous annonçait que nous étions en guerre. Mon père devait aller à l'usine pour "sauver l'outil". Toute la journée, la sirène d'alerte n'a pas cessé de hurler, car nous étions survolés par des avions allemands. Depuis plusieurs mois, nous avions dû remplir des papiers nous demandant si nous avions un endroit où évacuer éventuellement, car il était dangereux de rester à proximité des usines. Mes parents avaient décidé d'aller chez ma tante Caroline à Hozémont (son fils Marcel y était vicaire). Nous hésitions à partir. Mais le 11 mai, au matin, nous avons appris qu'on allait faire sauter le pont d'Ougrée et qu'après nous ne pourrions plus passer la Meuse. Nous nous sommes donc mis en route. Un tram vicinal faisait le trajet de Jemeppe à Horion, mais pour arriver à Jemeppe, les trams verts ne circulaient plus. Nous avons donc dû faire ce chemin à pied, chargés du maximum de linge et de vêtements que nous avions pu prendre. Le tram de Horion était rempli de personnes qui évacuaient comme nous. Dès le lendemain, ce tram n'a plus circulé non plus. [...]

Voyant que nous n'étions pas mieux à l'abri à Hozémont que chez nous, mes parents ont décidé de rentrer. Nous avons repris la route le 15 mai au matin et, comme il n'y avait plus aucun moyen de transport, nous avons dû faire tout le chemin à pied. A tout moment, il y avait des alertes et nous entrions dans les maisons pour nous mettre à l'abri. Nous avons passé la Meuse à Seraing, en bac, car tous les ponts avaient sauté, et nous sommes enfin rentrés, soulagés de retrouver notre maison. Nous n'avions aucune nouvelle de (mon frère) Léon et de sa famille; ce n'est que quelques semaines plus tard que nous avons appris ce qui leur était advenu.

La vie s'est donc organisée avec tous les inconvénients engendrés par la guerre. On voyait les Allemands partout; c'était eux qui faisaient la loi. On devait occulter les fenêtres et autres ouvertures pouvant laisser passer la lumière des immeubles publics et privés, des magasins et des usines, dès la tombée du jour. Les rues n'étaient pas éclairées et l'occupant allemand avait établi un couvre-feu, sauf pour les personnes munies d'un laissez-passer délivré par la nouvelle autorité en place (je ne me souviens plus de l'heure imposée, qui était différente selon qu'il s'agissait de la période d'été ou d'hiver). Nous étions rationnés pour tout: pain, beurre, viande, pommes de terre, sucre, féculents, café (qui était en fait de l'orge torréfié, ou malt). Les timbres de ravitaillement étaient distribués mensuellement par l'Administration communale au chef de famille, selon la composition de son ménage: adultes et enfants. Certains travailleurs "lourds" bénéficiaient de timbres supplémentaires. Il y avait des fraudeurs qui pratiquaient le marché noir et nous achetions parfois du beurre, du lard ou de la farine au prix fort. Ma tante Bertine, soeur de ma mère, avait une petite ferme à Boncelles; chaque semaine, elle nous remettait trois litres de lait et un demi-kilo de beurre qu'elle faisait payer au prix coûtant. Cela nous aidait bien.

En 1941, nous avons déménagé de la rue du Tige à la rue Gustave Trasenster. Il y avait souvent des alertes nocturnes et nous devions descendre à la cave. C'était l'aviation anglaise qui survolait la Belgique pour aller bombarder l'Allemagne. La D.C.A. entrait en action et il arrivait que des bombardiers soient touchés et tombent en flammes. Je me souviens d'être allée voir les débris d'un avion, qui était tombé à proximité de la rue Galilée, à Sclessin. La vie s'est déroulée ainsi jusqu'en 1944.

La guerre en 1944

En 1944, j'avais seize ans. J'étais étudiante au lycée Léonie de Waha à Liège. J'habitais rue Gustave Trasenster à Ougrée.

Dans les premiers jours du mois de mai, les Anglais ont commencé à bombarder intensément la région liégeoise. Ougrée et Sclessin étaient particulièrement visés. Ils voulaient atteindre l'usine d'Ougrée-Marihaye (actuellement Cockerill-Sambre) où on travaillait pour les Allemands, le grand pont de Renory et la gare de triage de Kinkempois où passaient les trains allant en Allemagne ou venant de là. Donc, au début de mai (je ne me souviens pas de la date), nous avions subi un terrible bombardement pendant la nuit. Je suis quand même partie à l'école le matin comme chaque jour, mais les trams verts ne circulaient plus et il fallait y aller à pied. Je suis passée à Sclessin où, au Petit Bourgogne, il n'y avait plus que des décombres. J'étais avec d'autres filles de mon âge qui se rendaient également à l'école à Liège. C'est à partir de ce moment-là qu'on a fermé les établissements d'enseignement; cela devenait trop dangereux.

Les bombardements ont continué pendant tout le mois de mai. A chaque alerte, nous nous réunissions avec mes parents dans une cave voisine qui était mieux étançonnée. Nous y étions environ une dizaine de personnes. Cela se passait souvent la nuit. Le 25 mai, mon oncle Léon (le frère de mon père), qui habitait rue des Champs du Mont a eu sa maison complètement détruite par une bombe. Cela s'est passé pendant la journée. Mon oncle était absent (il travaillait), mais sa femme se trouvait dans la cuisine. Comme elle était sourde, elle n'entendait pas la sirène d'alerte. Elle a reçu un pan de mur sur elle et n'a été que légèrement blessée. Il ne leur restait rien et ils sont venus vivre chez nous. Ils sont demeurés environ quinze jours à trois semaines, puis ils ont trouvé à louer une petite maison à Hody (près d'Anthisnes) où ils ont emménagé après avoir racheté quelques meubles et ustensiles de première nécessité.

Le 25 août après-midi, nous étions à notre tour sinistrés. La maison n'était pas complètement détruite, mais elle était inhabitable. Heureusement, nous n'avions pas perdu grand chose en fait de meubles. Comme nous ne pouvions plus vivre chez nous, ma tante Joséphine (la maman de Guy) qui habitait à la Chatqueue à Seraing nous a hébergés provisoirement. Nous étions très à l'étroit, car elle hébergeait aussi Jeanne, Guy, monsieur et madame Pleunis qui avaient été sinistrés à Renory. Nous n'aurions pas pu demeurer longtemps là. Heureusement, un ingénieur de l'usine, monsieur Buyle, qui habitait rue de Boncelles à Ougrée, a proposé à mon père d'aller vivre chez lui en attendant d'avoir une autre demeure. Ce monsieur avait deux fils: l'aîné était séminariste à Namur, mais l'autre était en âge d'être réquisitionné par les Allemands, de sorte qu'ils avaient loué une petite maison à la Roche-aux-Faucons. Celle d'Ougrée était donc inoccupée et il était content d'avoir quelqu'un chez lui. Nous nous y sommes installés dans les derniers jours d'août.

Depuis le 6 juin, nous avions appris le débarquement en Normandie, mais cela ne changeait pas grand chose pour nous. On suivait à la radio l'avance des Alliés et on pensait que bientôt, on verrait le bout du tunnel. Nous étions donc rue de Boncelles quand les Américains sont arrivés le 8 septembre. Alors, cela a été la fête; il y avait des drapeaux partout et tout le monde était heureux.

La Libération

Quelques jours après, nous avons vu venir à vélo mon cousin Marcel Stouten qui était curé aux Awirs et qui se cachait des Allemands depuis 1942. Nous n'avions aucune nouvelle de lui et nous avons appris par la suite qu'il était chez ses parents, après s'être caché tout un temps chez des personnes de Horion-Hozémont appartenant au même réseau de résistance que lui. Quand nous allions rendre visite à ma tante Caroline (une autre soeur de ma mère) aux Awirs, il se trouvait à l'étage et nous ne nous en doutions pas.

Mon oncle Léon était à Hody. Début septembre, des maquisards sont venus au village, ils ont tiré sur des Allemands et les ont tués. Deux jours après, les Allemands sont revenus, ils ont brûlé des maisons et fusillé des jeunes gens. Mon oncle a de nouveau été sinistré et a perdu le peu qui lui restait. Ils sont rentrés à Ougrée, mais nous n'aurions pu les héberger, n'étant pas chez nous. Alors, ils ont loué un appartement meublé, en attendant de pouvoir faire reconstruire leur maison de la rue des Champs du Mont.

Donc les premiers jours après la Libération, on a commencé à revoir des gens qui se cachaient, et la famille de monsieur Buyle est revenue dans la maison d'Ougrée. Nous cohabitions tant bien que mal. L'usine avait promis une autre maison à mon père (toujours rue Gustave Trasenster), mais elle était occupée et nous devions attendre qu'elle soit libre. Les écoles ont rouvert leurs portes au début d'octobre. Je suis rentrée au Lycée, mais comme par la suite on l'a de nouveau fermé à cause des bombardements, je n'y suis plus retournée. Ce n'est qu'en 1947 que j'ai suivi les cours du soir de coupe et de couture à l'école professionnelle de Jemeppe, où je suis restée quatre ans.

Revenons en 1944. La guerre n'était pas finie. Fin novembre ont débuté les bombardements allemands par V1 et V2. C'était des bombes volantes lancées depuis l'Allemagne et qui tombaient n'importe où. En ce qui concerne les V1, on les entendait arriver, mais quand le bruit s'arrêtait, on savait qu'elles allaient tomber. Pour les V2, c'était plus grave, car on ne les entendait pas venir. Comme cela se produisait jour et nuit, on a emménagé des lits dans les caves et nous y dormions. Nous étions nombreux, car outre M. et Mme Buyle et leur fils, il y avait la maman de Mme Buyle, et aussi la famille d'un autre ingénieur, M. Orban (dont la fille était fiancée avec le fils Buyle). Cela faisait du monde. Heureusement, il y avait plusieurs caves.

Enfin, vers la mi-décembre, nous avons pu déménager dans la maison qu'on nous avait promise. Mais là aussi nous avons dû arranger l'unique cave pour y vivre. Nous avions un petit poêle dans la buanderie. Nous l'avons installé tant bien que mal dans la cave; il servait pour nous chauffer (car il faisait très froid cet hiver-là), pour cuisiner et pour cuire le linge (les machines automatiques n'existaient pas encore). Je dormais comme je pouvais dans un transatlantique, mais mes parents étaient mieux que moi. Ils avaient installé un sommier et un matelas sur des chaises. Nous avions aussi une table, trois chaises et la vaisselle indispensable. Mon père travaillait encore et il se rendait chaque jour à l'usine, mais ma mère et moi ne sortions que pour aller au ravitaillement. A ce propos, on faisait la file pendant des heures pour recevoir un mauvais pain, lequel était rationné (225 g par personne et par jour). Un jour que j'étais avec ma mère en train de faire la file chez un boulanger de la rue de Boncelles, plusieurs V1 sont tombés. Chaque fois, on entrait dans une cave voisine. Quand nous sommes rentrées chez nous, nous avons constaté qu'une bombe était tombée dans notre rue. Presque tous les carreaux étaient cassés et mon père était déjà là avec des ouvriers de l'usine pour placer des tôles aux fenêtres. C'était ainsi qu'on remplaçait les vitres. Mais il faisait très sombre dans les maisons.

La nuit de Noël a été bien triste; nous étions dans la cave et il tombait des bombes à tout moment. Nous écoutions la radio et nous avons appris l'offensive von Rundstedt dans les Ardennes. Je crois que nous sommes restés dans la cave jusque fin janvier 1945, puis les bombardements se sont raréfiés et nous avons pu remonter dans la maison et reprendre une vie à peu près normale. Quel soulagement ! Mais la véritable fête a été celle du début mai quand on a appris que la guerre allait être vraiment finie. Alors, on s'amusait, il y avait des jeux populaires dans les rues et surtout le 8 mai 1945 – jour de la capitulation de l'Allemagne – et la célébration de la Victoire des Alliés. Ensuite, on a vu rentrer les militaires qui étaient restés prisonniers en Allemagne durant cinq

longues années. Certains étaient bien changés. Quelle joie pour eux et leur famille.

Témoignage de L. Tomballe (suite)

Mon adjoint Prosper était aussi l'adjoint de D., chef de compagnie dans l'Armée Belge des Partisans (branche armée du Front de l'Indépendance, NDLR); il a vendu tout le monde, à l'instigation de D. dont la femme était la maîtresse du responsable de la Gestapo. D. habitait rue Jean de Seraing, c'était un homme instruit, employé à Cockerill et il est devenu indicateur après s'être fait ramasser. Il a provoqué beaucoup de dégâts dans les rangs des partisans armés. Quand Prosper a été arrêté à son tour, D. lui a tiré les vers du nez: "Tu peux tout raconter, ça ne sert à rien d'être torturé, ils savent tout". Prosper s'est laissé influencer par son chef, il était bonasse et n'a pas trahi de façon délibérée comme l'autre. C'est ainsi que ma trace a été trouvée.

La Gestapo m'a cassé des vertèbres du cou lors de mon arrestation. A la prison Saint-Léonard, je suis tombé dans la cellule de Prosper et de D. "le mouton", ainsi qu'avec un autre chef partisan. La femme de D. était jeune et jolie, frêle, elle parlait bien; on n'aurait jamais pensé qu'elle était indicatrice. "On écoute ma femme à la Gestapo", disait D., pour justifier qu'elle avait l'autorisation de le voir en prison; et il lui donnait des instructions pour trahir les partisans encore en liberté. J'avais compris, mais il était trop tard.

Prosper jouait avec moi le même jeu que D. avec lui: "Raconte-leur tout, "Hubert", ils savent tout". "Eh bien, ai-je répondu, alors, pas besoin de leur dire, gros bêta, s'ils le savent déjà !" Prosper est resté interloqué, il s'est rendu compte qu'on l'avait eu.

Lors du dernier interrogatoire à la Gestapo, j'ai profité d'un moment d'inattention du chauffeur pour me sauver. Il tire sur moi dans la rue Hors Château, je m'engage dans une impasse, puis je rebrousse chemin et j'entre dans une maison. Je monte jusqu'au dernier étage pour avoir accès aux toits; malheureusement, cette maison de trois étages était coincée au milieu de maisons beaucoup plus basses, c'était trop haut pour que je saute. La vieille femme du dernier étage m'a caché dans la soupente. Mais une coiffeuse m'avait aperçu entrer là et elle m'a dénoncé. Les Allemands sont montés, ils fouillaient chaque appartement, je les entendais se rapprocher; la vieille dame leur a dit: "Moi, je n'ai vu personne". Un Allemand est monté dans les combles et ne m'a pas découvert derrière le renfoncement de la cheminée. Quand la coiffeuse a constaté qu'ils repartaient bredouilles, elle a insisté: "Comment, vous ne l'avez pas pris ? Je l'ai bien vu entrer, et depuis, il n'est pas ressorti.". Ils sont remontés et m'ont trouvé.

Ils m'ont battu, cassé des dents, poché les yeux, jeté en bas de l'escalier. En prison, nouvelle correction, et encore une fois par le directeur de la prison. Sous la douche, je ne reconnaissais plus mon corps, il était bleu et gonflé.

A la Gestapo, encore une tripotée par tous les chefs qui sautaient sur moi à pieds joints, à quatre ou cinq. Pour finir, les Belges de la Gestapo, qui assistaient, serraient les mâchoires, ça leur faisait quelque chose. Un Allemand a voulu me donner de l'eau: "Gardez votre eau, je ne bois pas à la santé de mes ennemis !". Alors, encore un coup de poing dans la figure.

Mme: Quand on m'a raconté ce que la coiffeuse avait fait, j'ai voulu aller lui régler son compte. Malheureusement, j'ai remarqué que c'était plein d'Allemands. Et la fois d'après, elle n'y était plus, elle avait fichu le camp.

L.T.: Je suis resté un mois à Saint-Léonard, menottes dans le dos. Lorsqu'on nous a embarqués dans un camion pour l'Allemagne, j'étais le seul menotté de cette manière, et on m'a poussé au fond du camion pour que je ne me sauve pas.

Mme: Au café Tourlourou, en face de la prison, toutes les femmes des prisonniers politiques se postaient à une lucarne d'où on pouvait apercevoir les prisonniers à la promenade. On leur faisait signe. Quand j'ai vu mon mari menottes au dos, je suis tombée dans les pommes. Il fallait être prudentes, parce qu'un Allemand braquait son fusil sur nous, du haut d'une corniche de Saint-Léonard.

L.T.: Nous avons été acheminés en train jusqu'au camp de concentration d'Esterwegen. Un camp entouré de marais tristes et monotones, c'est à peine si l'on entendait un petit oiseau, et encore, très rarement. L'endroit était désespérant. La nourriture était rare et mauvaise, il était difficile de se laver, d'avoir des habits propres. On puait.

Ce n'était pas un camp de travail, nous pouvions accepter certaines corvées, pour prendre l'air ou se changer les idées. Nous étions tous prisonniers politiques, de toutes les nationalités. On s'est organisé surtout pour essayer de se divertir, grâce à l'un ou l'autre qui était musicien ou chanteur, pour mettre un peu de gaieté, pour tenir le coup moralement. Sinon, on ne serait pas revenu. Pas une gaieté de sots, une gaieté de résistance. Le corps humain est bizarre; des hommes plus solides que moi ont craqué et se sont laissé dépérir.

Nous avons croupi dans ce camp pendant presqu'un an. J'ai participé à une tentative d'évasion en creusant un souterrain. On n'a pas eu de chance; comme le souterrain n'était pas assez étançonné, il s'est éboulé au passage d'une charrette – en principe, il ne passait jamais rien à cet endroit – et le boyau a été découvert. On a mis le groupe en quarantaine, tous nus dans une immense baraque, avec seulement une couverture. Plus question de s'évader, sans vêtements ! et quel froid...

Mme: Il ne dit pas que les copains avaient tous une peur bleue d'être interrogés par les Allemands, une fois que le souterrain a été découvert, pour savoir qui était le responsable. Et lui, le seul à être marié et père de famille, a

promis qu'il se dénoncerait à leur place !
L.T.: Finalement, ils ne nous ont rien demandé, ils nous ont tous bousculés et envoyés en quarantaine.

Parfois se produisaient des épisodes comiques, on se détendait. Pendant deux jours, on nous a bien nourris, avec des pois. Pour des gens affaiblis, cette nourriture trop riche était dangereuse, les intestins pouvaient éclater. Les plus jeunes s'empiffraient de ce que les autres abandonnaient, et bien entendu, ils ont été malades. Durant la nuit, l'un d'entre eux a été pris d'un besoin pressant, il s'est rué aux cabinets, tellement vite qu'il ne s'est pas aperçu qu'il chiait sur les genoux d'un gars déjà installé ! Celui-là a juré un fameux coup, nous, on se tordait de rire ! L'autre était embarrassé; il faut penser qu'on n'avait rien pour se nettoyer...

On a été déplacés dans un camp près d'Erfurt; là, on mangeait suffisamment pour notre état, ce qui nous a sans doute sauvés la vie, et on recevait chaque semaine des habits propres. Nous avons regretté de devoir aller à Nuremberg, passer en jugement. Déjà auparavant, certains camarades avaient été condamnés à mort, décapités ou fusillés. Ceux qui partaient au jugement, on ne les revoyait plus. J'ai gardé le papier annonçant mon procès prévu pour le 26 septembre 44. Mais voilà qu'un jour, les hommes partis en jugement le matin, reviennent au camp. Ils riaient, ils pleuraient, pas moyen de savoir quoi. Puis, ils nous ont expliqué: "Nous ne serons pas jugés ! Il paraît que l'Allemagne est envahie par les Alliés.". Fameuse nouvelle ! On a chanté toute la nuit.

Nous avons été transférés à Dachau, sous les bombardements alliés. A Dachau, tout le monde a eu droit à sa volée, coups de pieds, coups de poings, puis nous avons été parqués dans une baraque froide sans boire ni manger jusqu'au lendemain midi. J'ai été enfermé dans une baraque disciplinaire jusqu'à la Libération, qui est survenue rapidement. Des troupes aéroportées internationales nous ont libérés. On s'est refait une santé pendant quinze jours, en mangeant prudemment une bonne cuisine. Les chefs des mouvements patriotiques (FI, AS et autres antifascistes) ont eu la priorité pour le retour en Belgique.

Il fallait voir comme j'ai été accueilli, chacun voulait me serrer, m'embrasser; en tant que P.A. (partisan armé), j'étais adoré par les petites gens. Et même ainsi, au retour des camps, quand je circulais à vélo, souvent des inconnus me saluaient, une vieille me demandait: "Vous n'avez pas faim, m' fi ? Vous ne voulez pas une tartine ?". Elles voyaient que j'étais maigre, pas riche, et ça leur suffisait. Le coeur liégeois est un grand coeur. Les partisans ont toujours été soutenus par le populo; il suffisait de demander, personne n'aurait refusé ni un peu de nourriture, ni une cachette.

Je n'aime pas parler des camps, c'est pénible. Pas seulement les souffrances physiques, mais on a souffert dans toutes nos fibres, intimement, on est devenu des personnes perturbées pour toute la vie, ça nous tient aux tripes, on ne pourra jamais s'en défaire. Ceux qui ont vécu la même expérience savent de quoi je parle, les autres... J'ai accepté de parler dans quelques écoles (avec les anciens de Dachau) mais c'est dur. J'ai été interrogé par Bourguet, pour son livre, et avant cela, par un étudiant qui m'a promis de m'envoyer son livre et ne l'a toujours pas fait. Les intellectuels ont une belle vie, des facilités, et ne comprennent pas le populo, ne le respectent pas assez.
Mme: Il a le grade de colonel.

Les commerces (suite)

Souvenirs de Mesdames Hermann (Seraing)
Le magasin de vêtements pour hommes

Nous sommes nées au Pairay, en 1910 et 1912. Papa était marchand tailleur, il confectionnait et vendait des vêtements pour hommes. Toutes les deux, nous avons un diplôme d'aide comptable après avoir suivi des cours à l'école communale rue Chapuis et ensuite, à l'école catholique pour la comptabilité. Comme Papa tenait un commerce, il nous avait dit: "On en aura peut-être besoin". Il est décédé en 1938, son commerce a alors cessé. Un beau costume sur mesure, un tout beau, coûtait cinq cent nonante, six cents francs. Beaucoup d'ouvriers et d'employés pouvaient en acheter. Papa coupait, essayait; il cousait avec Maman. Quand il y avait beaucoup d'ouvrage, un apiéceur aidait: c'était un ouvrier tailleur à domicile; il faisait les vestons, les pardessus. Des dames apprenties faisaient les gilets et les vestons (on ne vendait pas un costume sans gilet). Avant de partir au Congo, un client a même demandé un costume en serge blanche. Pour les beaux costumes, on utilisait de l'anglais et du verviers. Les tissus ne chiffonnaient pas comme ceux de maintenant. Presque tout était fait à la main.

Pendant la guerre de 14-18, Papa n'avait pas d'ouvrage, il est allé travailler chez des fermiers. Ils avaient chez eux une petite machine à coudre à la main. Le fermier et ses deux fils voulaient avoir rapidement un costume. Papa leur a dit: "Avec ma femme qui coud, cela ira plus vite". Le fermier lui a dit: "Faites venir votre femme et les petites filles". Pour nous, la guerre était "finie", car on a pu manger ! Dans le magasin, pour coudre, on avait de grosses machines à pédales; quand Papa est mort, il avait une machine électrique, une Pfaff.

Le café "A la chorale"

Après nos études, on a transformé la maison pour ouvrir un café, qui a fermé au début de la guerre. Papa continuait son commerce à côté du café, rue de la Baume. Une chorale de chants classiques, La Voix du Hameau, se réunissait dans le café tous les mercredis, elle était dirigée par M. Chapelle, qui était d'Ougrée. C'est pourquoi le café s'appela "A la chorale". La journée, il n'y avait pas grand chose, mais le soir, c'était mieux. L'ambiance était familiale, on n'avait pas de juke boxe, mais un billard. A la fête à Lize, de bons chanteurs de la Légia (Liège) venaient dans le café, qui était alors toujours rempli; même dans la rue, des gens écoutaient. A cette occasion, les clients buvaient un verre, ils chantaient, mais n'étaient pas saouls. Le dimanche, on avait les footballeurs de Seraing, même les joueurs prenaient un verre ici, on servait alors des Oxo et des vins chauds, car ils avaient froid. Quand la guerre a éclaté, des Allemands sont entrés. Maman ne l'a pas supporté: "Je ne veux pas tout cela". La chorale, qui ne comprenait pas beaucoup de jeunes, s'est dissoute aussi; on a donné des choeurs à la commune et à la chorale du cercle catholique.

Le magasin d'alimentation générale

Maman s'est demandé ce qu'on allait faire comme magasin. On a fait l'alimentation générale. Il fallait une licence pour le beurre, etc.; on ne l'a pas eue tout de suite. Le plancher était en chêne, mais on a dû mettre du carrelage pour la crémerie. Il y avait tout le temps des files. Comme nous avions de grandes caves voûtées et étançonnées, dès qu'il y avait une alerte, les gens qui faisaient la file chez nous et dans la boulangerie Colin, les voisins, tous venaient dans nos caves; les femmes se rassemblaient dans une cave, les hommes dans une autre. On vendait de tout, crémerie d'un côté, le reste de l'autre. En vrac, on avait du riz, du café, des fèves séchées, du sucre, de la moutarde, des harengs. La chicorée se vendait déjà en paquet de quart, la chicorée Pacha. Nos conserves étaient toutes des Marie Thumas (il existait d'autres marques moins chères). On devait employer des timbres de ravitaillement pour le sucre, le café, le pain, le savon, les pommes de terre, pas pour les légumes; on n'avait pas beaucoup de fromage. Les clients nous remettaient des timbres et nous les apportions à la Commune, qui nous les échangeait contre des bons d'achat pour autant de kilos de sucre, etc. Des inspecteurs contrôlaient le magasin deux fois par mois.

Pour les légumes, une de nous allait au marché à Liège, le marché s'étendait de la Batte jusqu'en face de l'Université. Pendant la guerre, on descendait à pied jusqu'au pont de Seraing, il restait encore le bout jusqu'à l'Hôtel de Ville, on traversait en bateau et on prenait le tram jusqu'à la place du Marché.

On avait surtout des clients du quartier. Dans le temps, on ne courait pas autre part, on fréquentait les magasins du quartier. Pendant la guerre, il fallait s'inscrire dans le magasin et continuer à acheter dans celui-là. Les timbres ont continué pendant deux, trois ans après la guerre.

Après la guerre, les frigos ont été obligatoires pour la crémerie. On avait de bonnes caves; une année, la chaleur était telle qu'il fallait descendre tout le temps à la cave, c'était tuant. On ne suivait plus, du matin au soir, pour la margarine, le beurre...

On commençait à 7 heures et on travaillait jusque 22 heures; quand les ouvriers remontaient, on fermait. Plus

tard, on a dû prendre un jour de congé, on a fermé le lundi. En général, les clients achetaient pour plusieurs jours, mais certains prenaient encore bien 1/4 kg de sucre et un chicken soupe.

La boulangerie

Mme Hermann-Thielen: Mon mari travaillait dans la boulangerie de ses parents, au Champ des Oiseaux. Elle a été détruite par une bombe; alors, on a refait une boulangerie ici. Les Allemands donnaient la farine, elle filait, et le pain était mauvais. Beaucoup de gens entraient dans la boulangerie: "On a faim", "On n'a pas de pain pour les enfants"; je me laissais tenter et je leur donnais du pain, mais alors, on n'avait pas assez de timbres ! Un jour, chez le coiffeur, j'ai entendu une remarque: "Les boulangers ne mangent pas le même pain que nous!". On a mangé de la crasse toute la guerre ! Quand on s'est marié, mon mari était ouvrier chez ses parents et, quand il est venu ici, il s'est mis à son compte. On a construit le four, un grand four à trois étages, qui coûtait le prix d'une maison. Chez ses parents, il faisait la tournée en camion, mais celui-ci a été réquisitionné par les Allemands et on ne l'a jamais retrouvé; il a alors pris une charrette et un cheval. Plus tard, c'est ma fille qui a fait les tournées en camion, je crois même qu'elle n'avait pas encore l'âge pour pouvoir conduire!

Après la guerre, on a vendu des pains ordinaires (farine de froment ou, comme nous, farine de seigle), qu'on ne vend quasiment plus. Les additifs n'existaient pas, on n'améliorait pas les pains. Les pains pesaient un kilo, sauf le pain galette, qui pesait 900 grammes; il était cuit à la vapeur: avec une clé, on ouvrait des tuyaux dans les fours, la vapeur passait sur le pain, qui devenait luisant. On vendait le pain brique, préparé avec la même pâte que les autres pains. On préparait aussi du pain français "à la Belge", car il était différent du pain en France. On a recommencé à préparer des tartes. Mon fils, qui a étudié le métier, a fait des bûches, des gâteaux au moka, etc. Maintenant, je ne prends que du pain ordinaire recuit.

Un jour, on a reçu une réclame pour un congélateur. J'ai été voir avec mon mari, mais ce n'était pas appétissant: on apercevait des miches dans un frigo... Mon mari m'a dit: "Viens, on ne les vendrait pas si on les mettait à l'étalage". Actuellement, les boulangers ont des congélateurs et préparent à l'avance.

Quand mon mari est décédé, en 1958, on a remis la boulangerie. J'avais quarante-cinq ans, j'aurais bien voulu une gérance, mais j'étais trop âgée, paraît-il. Puis, Phildar s'est installé pendant des années.

Quand la boulangerie a fermé, je me rappelle que le pain était à 7,50F, les tartes de grandeur moyenne à 27,50 F, les miches à 1 F ou 1,25 F, les chaussons aux pommes à 5,50 F. Je crois que pendant la guerre, le pain était à 7,90 F, car on devait remettre 10 centimes.

Magasin n°72 de quelle rue ? La maison porte le n°214 (dessin à partir d'une photo de l'"Histoire de la Fédération de Liège" par Linda Flagothier-Musin, PAC, 1985.)

Le commerce de mes grands-parents, par M. Cloesen

La culture de pommes de terre, dont le rendement à l'hectare était trois fois celui du blé, a permis au petit peuple de mieux se nourrir. Le résultat fut une mortalité infantile plus basse et une meilleure résistance aux maladies et aux épidémies. D'où augmentation importante de la population aux 18e et 19e siècles. Il fallait nourrir ces personnes. Les surfaces cultivables que possédaient les petites gens ne suffisaient plus pour nourrir leur nombreuse famille. Beaucoup se sont tournés vers l'industrie qui, croyaient-ils, allait leur assurer un revenu régulier.

Cette masse de population ne trouva pas un logement décent à Seraing (la construction a toujours été en retard par rapport à l'augmentation de population). Des petits bourgeois, artisans et ouvriers aisés ont fait

construire des maisons à proximité des ateliers et ont loué les taudis aux ouvriers. Il s'agissait de taudis dans les ruelles, n'ayant pratiquement pas de fenêtre, pas d'eau, pas d'égout (voyez les ruelles qui débouchent dans les rues Jean de Seraing et de l'Industrie). Une place en haut, une place en bas pour une famille de six, huit et parfois dix personnes. A quatre reprises, le choléra a fait des ravages au 19e siècle, en 1832, 1849, 1853 et 1866. Ces épidémies ont frappé des malheureux sans ressource; ils avaient dû accepter des salaires de misère ou s'en aller, car l'offre de travail ne satisfaisait pas la demande. Ajoutez à cela des périodes de chômage de plus en plus fréquentes au fur et à mesure que se développait le machinisme. Vous avez ainsi une idée de ce que fut le 19e siècle à Seraing.

Mes grands-parents paternels ont cherché un revenu supplémentaire en ouvrant un café rue du Molinay. A un certain moment, ils avaient sept logeurs. Il s'agissait d'hommes qui travaillaient dans les divisions de Cockerill et de l'Espérance et qui passaient le dimanche dans leur famille en région flamande. Ils rentraient à Seraing le lundi matin en apportant leur pain, lard et sirop pour la semaine. Ma grand-mère leur louait l'occupation d'un lit et d'une place à table. Ces hommes représentaient aussi une portion de la clientèle du café. Certains achetaient des frites et des moules à la friture de chez "Tombale".

Lorsque je suis né, en 1928, il ne restait plus qu'un logeur, Pierre Ramaeckers. Il est resté jusqu'en 1940, année de la mort de ma grand-mère.

En 1910, mes grands-parents s'installent au n°32 rue du Molinay avec leurs trois enfants; cette maison étant plus grande, ils y feront toujours café. En 1920, ils vendent les trois autres maisons et font des transformations au n°32. La clientèle avait évolué, les clients du "Cinéma des Familles" avaient rejoint la clientèle flamande du début (voir photos).

En 1936, le "Théâtre des Familles" a remplacé le cinéma, les spectateurs (le théâtre était toujours complet) sortaient aux trois entractes pour venir prendre un verre. Le commerce était florissant. A la fin de la saison théâtrale, la troupe interprétait une revue qui durait parfois plusieurs semaines, en fonction du succès remporté. La première pièce dont je me souviens est *Cuzin Bèbêrt*. J'étais un gamin et comme mes grands-parents et M. Tonnet, propriétaire du théâtre, s'entendaient bien, j'avais l'entrée libre au "Théâtre des Familles". Je pense avoir vu au moins quinze fois *Cuzin Bèbêrt*, avec dans les rôles comiques Théo Désir et Octavie Tourneur. J'aurais pu jouer tous les rôles au pied-levé.

Un beau jour, M. Tonnet a installé son propre café dans l'enceinte du théâtre, mais les habitués du café de ma grand-mère sortaient quand même aux entractes pour boire leur verre. Aux grands maux les grands remèdes, M.Tonnet a interdit les sorties lors des entractes. Ce fut une perte sévère pour mes grands-parents et la brouille s'installa entre voisins. Finies mes séances au "Théâtre des Familles" !

Le café de mes grands-parents était aussi le lieu où un sectionnaire syndical distribuait les timbres de cotisation aux membres syndiqués. Mes grands-parents ne pouvaient faire autrement que d'accepter cette clientèle. La direction de l'atelier des bandages de Cockerill, où mon grand-père travaillait, n'a pas apprécié cette situation. Quand cela leur revint aux oreilles (ah ! les mauvaises langues) en 1934, mon grand-père fut licencié sèchement, sans préavis, et cela à trois ans de l'âge de la pension.

Souvenirs sur les Messageries Bodson-Frères

Mme Renée Bodson-Thomas: On habitait rue Colson, le mur de l'écurie était aussi le mur de la clinique Merlot. Mon père et mon oncle ont débuté dans les années 1919-20, ils ont toujours travaillé ensemble. Tous les matins, mon père et mon oncle allaient avec leurs deux charrettes tirées par des chevaux, à Liège, place du Marché, chez Haquet. Les firmes liégeoises de chaussures, papier peint, poëles, couleurs, etc. déposaient leurs colis sur le trottoir (du côté des restaurants), qui était rempli. Mon père et mon oncle déjeunaient là. Ensuite, pour livrer les colis aux magasins, l'un revenait par Renory, Ougrée, Seraing, l'autre par Sclessin, Tilleur, Jemeppe. Ils se retrouvaient au fond de Seraing. Même quand il était tard, que le magasin était fermé (les magasins ne fermaient pas à 19 h en ce temps), ils sonnaient et délivraient leurs marchandises. Ils remontaient tard pour souper. Tous les jours, tous les jours, ils travaillaient.

Le dimanche, ils laissaient courir les chevaux dans l'ancienne briqueterie de la rue Colson (derrière l'école Morchamps). Le lundi, ils ne faisaient pas les messageries, mais les déménagements.

Le dimanche ou le lundi matin, ils se rendaient à la glacière de Jemeppe et servaient en glace toutes les boucheries, ainsi que la clinique Merlot. Pour les pharmacies, ils allaient à la pharmacie centrale chercher des touries d'alcool et des produits pharmaceutiques, et les ramenaient à la pharmacie Cockerill, aux Béguines. Ils ont beaucoup transporté pour les vélos: des paquets de cadres liés ensemble... C'est inimaginable ce qu'ils ont pu transporter ! Quand quelqu'un avait un petit transport, ils lui faisaient plaisir entre deux voyages.

Tout le monde les reconnaissait à leur pantalon de velours, leur sarrau, leur foulard blanc, leur casquette (voir photos). Des clients payaient franco de port, d'autres ne payaient pas immédiatement: chaque mois, on faisait les factures et on allait retoucher le prix du transport (je me suis souvent chargée de ces tâches).

Avec les chevaux, ça prenait trop de temps; vers 1927, ils ont eu deux camions, un gros et un petit. Un camion était de marque Chevrolet. Quand il remontait rue du Chêne, il balançait fortement et grinçait bruyamment.

Maman disait alors: "Papa arrive, préparons le souper!". Les pompes à essence n'existaient pas encore. Un ancien commerçant de Seraing, M. Plateus, venait tous les jours livrer des bidons d'essence.

La guerre 40-45

Lorsqu'en 1940, deux camions ont été réquisitionnés, mon père et mon oncle en ont pleuré. Ils ont pu garder un petit camion Chevrolet et ont acheté après la guerre un beau grand camion.

Au début de la guerre, mon père, qui était mobilisable, est parti jusqu'à la fin de l'année. Mon oncle m'a retirée de l'école pour travailler sur le camion. Celui-ci était bourré, on mettait même des colis sur ma cousine et sur moi, et on nous liait. On traversait la Meuse sur un bac.

Il n'y avait plus d'essence. Le camion a roulé au gaz, avec des bonbonnes qu'ils allaient chercher à Ougrée, à l'Air liquide. Ils y passaient des nuits à faire la file.

Pendant toute la guerre, le dimanche, ils ont été réquisitionnés par les Allemands pour transporter des pains, et ils recevaient un salaire.

Ils n'ont pas manqué de travail pendant la guerre: des firmes continuaient à envoyer des marchandises (bidons de couleur...), des gens donnaient de vieux poêles à leurs parents ou envoyaient des colis de fruits ou de pommes de terre, etc. Ils ont même été quémandés par des fraudeurs; ils avaient un système pour ne pas être pris; ils ne se faisaient pas payer en argent: s'ils transportaient du savon vert, ils recevaient chacun un seau de savon vert. Ils n'ont jamais eu aucun ennui. Il fallait qu'on vive ! Quand des gens revenaient de la campagne avec le tram "à treûs francs", ils savaient qu'à telle heure, il y aurait des sacs à transporter; ils recevaient alors un petit sac de pommes de terre comme payement.

café Cloesen, vers 1912-13; sur le seuil, Cloesen Jacques et son épouse Marie Poncelet; 2e à droite, Médardus, frère de Marie poncelet; les autres sont des logeurs

Le même café après transformations, vers 1925; sur le seuil, Marie Poncelet; à droite, sa sœur Eugénie et sa fille berthe (photo Cloesen)

Les Messageries Bodson dans le centre de Liège (photo Bodson-Thomas)

M. Bodson an habits de travail

La famille Bodson devant le camion

Cavalcade avec M. Bodson
(photos Bodson-Thomas)

La famille Rinken vers 1913; la maman de M. Mossiat est assise à gauche

Devant le magasin de Mme Mossiat, en 1931

Rue de la baume
(photos M. Mossiat)

C'était des hommes de bien. Les deux frères s'arrangeaient bien, ils partageaient les recettes en deux. Il n'y a jamais eu de frictions entre eux. Pour mon père, une seule chose comptait: moi, sa fille. Dès qu'il rentrait, il demandait d'abord de mes nouvelles. Ça n'a jamais été des hommes qui se sont fait riches. Quand j'ai eu seize ans, mon père a voulu que je continue l'école.

Lorsque je suis entrée au 4e degré, à l'école rue Chapuis, on a vu ce que les militaires allemands, qui y avaient logé, avaient laissé: je me souviens d'un grand aigle fort bien dessiné sur le tableau, les traces de leurs chaussures qu'ils avaient essuyées sur les bancs, des armes et toutes sortes de crasses. Je n'ai pas voulu nettoyer et je suis rentrée chez moi. Pendant que j'étais au 4e degré, mon père a été gravement malade. Mon oncle m'a dit: "Il faut que tu viennes avec nous sur le camion". Toutes les institutrices, Mlle Pirlot, Mlle Henri, Mme Lebec, m'ont prise après journée pour que j'aie mon diplôme. Ces institutrices ont enseigné une 10e et une 11e année pour que moi et d'autres jeunes n'allions pas au travail obligatoire.

Je me mettais en route à 4 h du matin – on n'avait pas peur pour les jeunes à cette époque – et je faisais la file dans une poissonnerie pour trois harengs. On les nettoyait, on les mettait sur une assiette, et sans beurre, ils cuisaient dans le four; ils fournissaient leur propre graisse.

J'ai dû me présenter à un grand magasin, près de la gare de Seraing, l'Economique, où j'ai été engagée comme vendeuse. Pendant les bombardements, on descendait dans la cave, une collègue s'y est prise à six fois pour peser un kilo de pois. A la Noël 43, pendant qu'on travaillait – on ne regardait pas aux heures – on a frappé sur le volet. Des hommes avec des cagoules sont entrés, des résistants, avons-nous supposé. Ils nous ont alignées contre les rayons, ont pris le directeur et la caissière pour dévaliser le coffre. Pendant ce temps, on était tenues en respect. Ça a duré longtemps. Quand ils sont descendus, ils nous ont dit: "Maintenant, vous pouvez vous retourner". Ils ont pris deux ou trois bouteilles en criant: "C'est pour la Noël des résistants !".

À la libération

A cause des robots, on passait fréquemment la nuit dans les caves rue de la Baume; à cette époque, toutes les caves étaient étançonnées et communiquaient entre elles. Dans une de ces maisons habitait Robert Lambion. On a parlé ensemble. Combien gagnes-tu à l'Economique, m'a-t-il demandé ? J'ai répondu: "600 F". "Pas plus que ça !", s'est-il exclamé. Il est venu un jour trouver le directeur. "Comment payez-vous vos employées ?" "Elles n'ont pas de syndicat". "On va faire comme si elles en avaient". Le mois suivant, on gagnait toutes 2.200 F. On était fort exploitées. J'ai été licenciée peu après et j'ai alors travaillé à Cockerill pendant quarante ans.

Après la guerre, mon père et mon oncle ont continué à travailler ensemble, à redistribuer dans les magasins les denrées non périssables et à faire des déménagements. Parfois, il fallait monter une cuisinière à 12 pavés (1,20 m) au 3e étage: deux hommes la mettaient sur le dos de mon père, qui montait seul ! Je me souviens des paquets de papiers d'emballage pour les bouchers; c'était horrible, ils pesaient bien 30 kilos. Les sacs de sucre ou d'amandes pour les boulangers étaient plombés et pesaient beaucoup. Un autre transport horrible: les batteries pour camion; quand elles étaient vieilles, elles coulaient, c'était de l'acide... Au moment de la Saint-Nicolas, les magasins commandaient au Grand Bazar, qui faisait appel à nous.

Il y avait assez bien de commerces rue Colson. C'était une petite rue qui n'avait l'air de rien, mais les gens étaient très unis. Quand mon père a été malade et que ma mère était épuisée de le soigner, des voisins sont venus tous les jours pour lui donner des soins. Du n°38 jusqu'à la rue de la Baume, c'était un coin de personnes sur qui on pouvait compter dans le besoin. Est-ce que ça existe encore aujourd'hui ?

Mon père est décédé en 1950, à cinquante-trois ans. Mon oncle et son fils Jules ont travaillé ensemble pendant quelque temps.

M. Jules Bodson: Quand je suis venu au monde, en 1928, mon père et mon oncle avaient six chevaux. J'ai commencé à aider mon père dès l'âge de huit ans. Plus tard, j'ai travaillé à l'aciérie de Cockerill, jusqu'à ma prépension. Quand j'avais un jour de congé, je faisais les déménagements. Lorsque mon parrain (mon oncle) est mort, j'ai travaillé plus avec mon père, quand j'avais le temps. Il a revendu un camion.

C'était un métier très dur, car il n'y avait pas d'élévateur, on portait tout à bras. A vingt-cinq Aans, je portais sur le dos une cuisinière. Mais ce sont de bons souvenirs, car j'aimais bien forcer! Ce travail, je le faisais pour passer le temps, c'était un amusement. Les femmes ne conduisaient pas, mais elles trimaient dans le camion, par tous les temps, été comme hiver. Ma mère, et plus tard Renée, restait à la maison pour recevoir les clients.

J'aurais bien voulu reprendre l'affaire, mais j'étais à l'usine, avec plus de garanties pour ma pension, etc. Mon père est décédé, en 1963, j'ai poursuivi seul pendant six mois. Ça s'est arrêté alors.

Coiffeuse à Ougrée

J'ai commencé mon métier de coiffeuse à l'âge de quinze ans; à douze ans, je travaillais à la corderie de Renory, je ne voulais plus aller à l'école. Je venais de la Chatqueue à pied en partant à 7 h du matin. A quatorze ans, j'ai fréquenté l'école de coiffure et en quelques mois, j'ai pu exercer. Je travaillais le samedi et dimanche jusqu'au soir, parfois des gens venaient à 5 h ou 6 h du matin avant de travailler. J'ai recommencé pendant la guerre rue des Trixhes, à notre logement.

J'ai toujours eu du plaisir dans mon métier; j'avais un petit lavabo, une glace et un fer. J'ai connu les premiers appareils à permanente.

En 1930, toutes les femmes ont voulu se faire couper les cheveux, j'en ai coupé des tresses ! C'était la mode comme Mistinguett, à la garçonne. Il y a eu des misères dans les ménages parce que les hommes s'y opposaient !

Même pendant la guerre, les femmes restaient assez coquettes.

En 30, j'ai débuté à 2,5 F l'heure au fer. Plus tard, j'ai reçu 5 F.

Souvenirs de Mme E. F.: Groupe économique

Julien Lahaut s'occupait d'un groupe, au Pairay, dans des caves bien aménagées. J'y allais pour peser les denrées, tout arrivait en vrac. Mais la règle voulait qu'on ne pèse pas le colis de sa propre famille. Julien Lahaut était magnifique, quand le père d'une famille nombreuse était malade, il leur donnait les denrées indispensables, sans s'occuper de leur couleur politique.

Souvenirs de Mme et M. Mossiat
Le magasin de lingerie au Pairay

Mme. Mossiat: La particularité de ce magasin, c'est qu'encore aujourd'hui, les personnes de soixante ans et plus l'appellent "Chez maman Duchesne". Beaucoup de personnes s'imaginent que la dame qui tenait le commerce avant moi s'appelait ainsi. Pas du tout. C'était une Ardennaise, Mme Macot, qui avait repris le commerce de Maman Duchesne... dans les années 20. Maman Duchesne était née en 1843, elle vendait de l'aunage, des tabliers, des caleçons, etc.

Mme Macot a tenu le magasin jusqu'à ses quatre-vingts ans, en 1972. Elle a tout essayé pour qu'on reconnaisse sa personnalité: elle a mis des enseignes "Au petit bazar papillon", "Chez Sidonie Macot". Rien à faire. Pour les clients, le magasin est resté "Chez maman Duchesne". Mme Macot a modernisé le magasin, elle a vendu de la laine à tricoter, des vêtements plus modernes (je possède une collection de culottes vendues dans le magasin: des toutes grandes culottes jusqu'au... string!). A soixante-cinq ans, Mme Macot a refusé de prendre sa retraite et, dans les années 60, elle a transformé le magasin, qui a pris l'apparence qu'il a encore actuellement. Elle a toujours conservé son petit chignon et son aspect ardennais; elle était joviale, gentille, tout le monde l'aimait bien, et elle vendait de jolies choses. Petite, je venais d'Ougrée avec ma grand-mère chercher du linge. On marchait jusqu'aux Béguines, de là, on prenait le tram jusqu'à la Banque et on montait en regardant tous les magasins.

Quand Mme Macot est décédée, son fils a remis le magasin. J'ai rouvert vers avril 1973.

M. Mossiat: Ma mère, Mme Rinken-Mossiat, tenait un peu plus haut, dans la rue de la Baume, un magasin "Aux variétés", qui vendait des vêtements: robes, imperméables, chaussettes, tabliers, de l'aunage (voir photos p 51). Toute la famille vivait dans le quartier du Pairay et tenait de nombreux commerces (pharmacie, poissonnerie, etc.)

Quelques souvenirs d'I.C. (Ougrée)

Des "groupes économiques" se sont constitués à Ougrée: "La Rose" sur les Communaux, un autre dans la rue Dunant (dont l'ancien nom, en wallon, était: "Tiera des vaches"; les vaches étaient conduites par là aux Trixhes, sur les terres banales). Les bonnes femmes avaient des carnets; le secrétaire du groupe recopiait les commandes et ils achetaient en commun ce qu'il fallait pour la semaine.

Puis, s'est créée la coopérative "La Prévision", rue Nicolay, vers 1912-1913.

La Maison du Peuple se trouvait au nouvel embranchement entre la rue Nicolay et la rue Dunant, à l'emplacement de "Gauthier"; la coopérative était à côté.

En face de la carrosserie, rue Nicolay, où il y a une grande vitrine, s'est ouverte la boucherie de la coopérative.

"La Prévision" avait une boucherie et un magasin rue Nicolay, un magasin rue des Trixhes et "Le Régional" (où est maintenant Linalux) pour le textile.

"L'Union Ouvrière" avait une boucherie et un magasin à l'emplacement de la Maison des Jeunes et de la maison voisine.

Les deux coopératives d'inspiration socialiste étaient pourtant concurrentes.

Pendant la guerre 40-45, la Coop n'a pas vendu en fraude comme les autres magasins. Les gens ont acheté

ensuite chez les commerçants qui leur avaient vendu pendant la guerre, et les coopératives ont périclité.

Après la guerre de 40, une petite Coop s'est ouverte rue de l'Etang.

On allait le samedi à la Coop avec sa manne.

Au coin de la rue Roosevelt et de la rue de Boncelles, se trouvait un petit magasin; devant, de grands bacs où mangeaient les chevaux des charretiers; les charretiers achetaient leurs tartines dans le magasin.

La maison "Quarré" au 215, rue de Boncelles, avait été montée par le père Quarré, qui fut bourgmestre; elle est centenaire; à l'entrée, on y vendait des rouleaux de fil de fer, à gauche, de la peinture et des tapis, de l'autre côté, des clous, des marteaux, etc. La droguerie de la rue Nicolay est tenue par un petit-fils.

... et les beaux restes

Grand-mère et les coutumes, par Germaine Caljon-Gob

Ma grand-mère était attachée aux vieilles coutumes de notre région. Par exemple, je me souviens qu'à la Laetaré, elle allumait le "grand feu". Pendant toute l'année, on amassait, dans un coin caché du fond du jardin, tout ce qui pourrait servir à l'alimenter: caisses hors d'usage, vieille *banse* défoncée, *tchêves* (paniers à pigeons) déglinguées, branchages... Le jour venu, après dîner, elle préparait son bûcher et y boutait le feu. A bonne distance, fascinés, nous admirions ces langues de feu qui s'élevaient, se tortillaient, dansant au gré du vent. Quand leur intensité diminuait, on partait à la chasse au moindre combustible qui pourrait ranimer les flammes.

Ma marraine, la jeune soeur de ma mère, était passée maître dans cet exercice; malheur à ce qui lui tombait sous la main ! Même le brave almanach des "Petits pains de St-Antoine", qui en tremblait de toutes ses feuilles jaunies et écornées à force d'avoir été lues et relues. Je n'ai jamais oublié le "grand feu" de mes neuf ans; depuis quelques semaines, j'étudiais le piano, je n'étais pas peu fière de "mes musiques": un solfège, un cahier d'exercices et, naturellement, "Les sonatines de Clémenti"; je les rangeais soigneusement, avec mes illustrés préférés, sur la planchette du bas d'une petite table de la belle place.

Le lendemain de ce grand feu-là, lorsque je voulus étudier ma leçon de piano, mes musiques n'étaient plus là; comme j'étais assez tête en l'air, on pensa d'abord que je les avais déposées ailleurs, mais après avoir fouillé jusqu'au moindre recoin de la maison, il fallut bien se rendre à l'évidence: mes musiques, comme Jeanne d'Arc, avaient péri au bûcher, des oeuvres de ma pyromane de marraine.

Le feu fini, les cendres encore fumantes soigneusement recouvertes de terre pour éviter une éventuelle reprise, les joues rougies, nos vêtements fleurant bon l'odeur de jambon fumé, on se précipitait vers la cuisine où ma grand-mère avait déjà mis au feu la poêle où grésillait le beurre. Dans les oeufs et le lait battus, aromatisés de cannelle, elle mettait à ramollir les biscuits qu'elle cuisait deux par deux, car ils étaient de bonne taille, épais, grands comme la main (rien à voir avec ces petites choses si friables de maintenant), gonflés comme un soufflé, bien dorés, elle les glissait dans notre assiette et les saupoudrait d'un nuage de sucre farine. Ah, ces fameux "pains dorés", quel délice ! Nous allions plus vite pour les manger, qu'elle pour les cuire.

Dans le fond, les coutumes culinaires avaient sa préférence: à Noël, le lapin aux pruneaux, les *boûkètes* au sarrasin: au nouvel an, les galets truffés de morceaux de sucre, vernissés d'un succulent caramel, cuits au fer à plein feu, ils avaient un goût qui ne se retrouve plus de nos jours. Le Mardi-Gras, c'était la potée au chou frisé, où mijotaient de savoureuses côtes (*Po n' nin èsse magnîs dès mohètes!*). Le Vendredi-Saint, le ragoût de stockfisch, bouilli, émietté, mêlé aux pommes de terre et nappé de beurre fondu dans le lait chaud parfumé de noix de muscade. Bref, pratiquement chaque saison avait ses traditions.

Plus tard, ma maman a pris la relève; j'ai fait de même à mon tour; c'est ainsi que j'ai compris que grand-mère était attachée à ces coutumes surtout parce qu'elles lui étaient autant d'occasions de faire plaisir aux siens, de les réunir autour d'elle en joyeuses tablées savourant ce qu'elle leur avait mitonné avec amour.

C'est pourquoi en préparant les mêmes plats, je les assaisonne parfois d'une petite larme de reconnaissance envers ma bonne grand-maman.

Témoignage d'Adèle (Jemeppe)

Mes parents étaient très stricts. Mon père a travaillé à Phénix Works et a été chômeur pendant trois ans, après une grève (de 1932 ?). Nous étions trois garçons et deux filles. On ne mangeait pas ce qu'on voulait, on n'avait pas de la viande tous les jours, mais on n'était pas friand de beefsteak comme aujourd'hui. On allait au terril chercher du charbon. Il n'y avait pas d'allocations familiales.

Ensuite, mon père a travaillé à Cockerill et il est devenu un chef syndical. Pendant la guerre, il a appartenu à l'Armée Blanche. Il voyageait avec sa moto et ramassait des colis; il prenait les affaires des soldats allemands tués et les remettait à la Croix-Rouge.

Avant-guerre, j'ai travaillé au Val, on recevait 225 F par semaine, puis j'ai travaillé à la Filature de Liège.

Pendant la guerre, ma mère cherchait les timbres, on achetait du pain en fraude, du lard dans les fermes, il fallait payer, ils ne se sont pas fait riches pour rien. Nous, on se privait.

On achetait à la Vierge Noire (qui avait sa marque de café "Cordon Rouge") et on recevait des timbres à coller dans un carnet. Comme magasins, il y avait également Bien Etre, CAV, Coop. Ces magasins ont disparu après la guerre.

Il fallait se contenter de ce qu'on avait, surtout pendant la guerre. Maintenant, la nourriture est "renforcée". La viande était meilleure avant, le lard avait plus de goût.

Je me suis mariée en 1942 avec un régleur de la FN qui a été prisonnier de guerre. On a habité Herstal et je suis revenue à Jemeppe en 1980.

Mes souvenirs ne sont ni bons ni mauvais, car papa était trop sévère, alors que maman était très gentille. Nous étions punis lorsque nous étions "raspotés" par des voisins. Un jour, une voisine me demande si mon frère aime les oeufs, je lui dis que non; elle lui prépare un oeuf, mais elle met du sucre dessus et mon frère le mange; elle a raconté que j'avais brûlé un oeuf et j'ai reçu du martinet !

Mon père buvait quand il était jeune, mais il a arrêté quand il s'est marié. Un jour, les gendarmes sont venus, mais ils n'ont pas osé entrer, par crainte de mon père; sa colère ressortait quand des ragots lui parvenaient.

Quand on avait un bon bulletin, on allait le dimanche au cinéma avec les parents à la séance de 14 à 17 h ou de 17 à 20 h; Les cinémas étaient le Palace, le Lido et le Métropole.

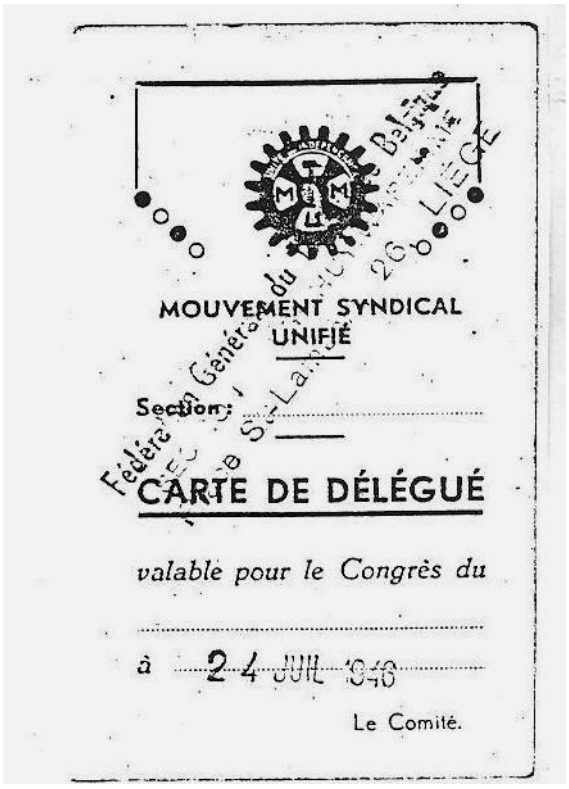
Témoignage de M. Fourneau (Ougrée)
Délégué au four à coke d'Ougrée

Je vais avoir quatre-vingt-trois ans. J'ai été engagé à Cockerill pendant la grève de juin 1936; j'ai refusé de commencer tant que c'était grève. Un responsable de syndicat m'a demandé si je voulais devenir délégué, j'ai dit oui. Après la grève, on ne se cachait plus pour récolter les timbres mais le travail du délégué était difficile quand même, notamment les contacts avec la maîtrise, il fallait toujours menacer, et encore, on vous faisait attendre indéfiniment. Les cadres n'étaient pas fort civilisés: j'ai vu un ingénieur engueuler, presque gifler un garçon qui passait sans enlever sa casquette. Les anciens de 14-18, invités à une cérémonie du souvenir devant les grands bureaux le II novembre, étaient libérés un quart d'heure avant, et priés de retourner au boulot immédiatement après. Le jour du baptême de ma fille, je faisais la nuit, j'avais prévenu que j'arriverais une heure plus tard; puis j'ai bu de trop et j'ai téléphoné que je ne viendrais pas. Le lendemain, l'ingénieur m'a renvoyé sur la paire, comme simple manœuvre !

On ne réclamait pas beaucoup à l'époque (ni après, d'ailleurs). Les manoeuvres qui gagnaient 24 F par jour avant la grève de 36 ont reçu 32 F, à cause de la grève; ils étaient contents ainsi. Et même après guerre, on votait les grèves puis tout le monde venait pour assurer le maintien de l'outil; alors...

Pendant la guerre, la direction avait choisi parmi les hauts délégués deux types bons à tout, des lèche-culs, et ne voulait avoir à faire qu'à eux. Je me suis toujours imposé à ces deux types, mais les autres délégués se sont inclinés, on ne les voyait plus. En juin 42, il y a eu des réclamations contre moi. Quand il y avait des alertes pour le chemin de fer, à côté, j'arrêtais le travail chez nous aussi; une fois, cela a duré toute la nuit. On m'a jeté à la porte comme un criminel, deux jours plus tard !

Madame F.: J'ai été trouver le directeur: "S'il arrive quelque chose à mon mari, s'il est ramassé par les Allemands, je viendrai vous descendre!"


MOUVEMENT SYNDICAL UNIFIÉ
Section:
CARTE DE DÉLÉGUÉ
valable pour le Congrès du
à 24 JUIL 1946
Le Comité.

M.: On m'a convoqué quelques fois à la Werbestelle, puis un type qui aidait la résistance a rempli les formulaires à ma place. J'ai été repris dans une autre division de l'usine, aux maçons, avec un salaire de misère.

Fin 43, la direction sentait tourner le vent et a cherché à jouer sur les deux tableaux; elle a mis un local à la disposition des syndicats, dont on commençait la reconstruction avec André Renard; il est entré à l'usine, caché parmi nous. J'ai été réélu haut la main, au vote secret simple. A la Libération, on a fait des cartes de membres avec André Renard, et j'ai été les proposer aux ouvriers. Le brigadier a refusé grossièrement, je lui ai fichu le poing sur le nez; la direction m'a convoqué... pour m'annoncer que je pouvais rentrer au four à coke ou à une bonne place à l'aciérie. Ils essayaient de se racheter. Je suis revenu à mon poste au four. Après 48, j'ai repris mon vrai métier de monteur en charpente, je me suis remis délégué sécurité et hygiène, et de 58 à 75, de nouveau délégué.

J'ai été actif dans la Résistance; je distribuais des journaux; j'ai fait faire par le photographe Dickenscheid des photos de Mussolini sur un pot de chambre et d'Hitler en singe; le II novembre 41, avec Jules et Constant Paquay, j'ai accroché les drapeaux alliés sur la plus haute cheminée – 85 mètres – du four à coke. La femme Thiriar m'a donné les tissus et Aurore Giltay, de la rue Petite Mai, les a cousus: un belge, un français et un russe. C'était la nuit, il pleuvait, je me demandais à chaque échelon s'il

allait tenir le coup et en arrivant en haut, j'ai eu le visage brûlé.
Madame: Il m'a dit en rentrant le matin de bien regarder quand je passerais vers Renory: "Tu seras surprise". Et en effet, dans le trolley, le conducteur a crié aux gens de regarder en l'air et on a vu les drapeaux; j'étais toute tremblante! Les Allemands ont mis à prix la tête de ceux qui avaient fait cela et mon mari a dû se cacher quelques temps, aidé par l'ingénieur Bastin, qui était résistant. Il ne fallait pas parler à mon mari de supporter la présence des Allemands, une étincelle lui pétait dans la tête et il explosait: "Si c'est pour vivre avec un casque à pointe tous les quatre (nous avions deux enfants), j'aime autant qu'on tombe morts tous les quatre tout de suite!". Après la guerre, il a refusé les médailles et compagnie pour être reconnu résistant armé. "Je n'ai besoin de rien du tout, je l'ai fait pour mon pays, c'est tout."

Deux Sérésiens hors du commun: Marcel Henrion et le docteur Houard
Informations complémentaires, par R. NOELLE (73 ans) et son père Léopold (98 ans)

M. Marcel Henrion

Il avait une école de mécanicien-chauffeur dans un garage situé au bout de la rue Ferrer, près du Many. Le chef de ce garage s'appelait Brisbois. M. Henrion y enseignait un programme très complet pour l'époque (voir page suivante le diplôme obtenu par mon père en 1919). En son absence, Mme Henrion donnait cours de mécanique (théorique). Mon père a appris à conduire sur un petit autocar (de l'école) qui fonctionnait à la vapeur. Comme au départ de la leçon de conduite on ne prenait qu'un seau de charbon, arrivés au carrefour de la Banque, les élèves devaient pousser le véhicule pour retourner au Many.

Mon père a accompagné très souvent M. Henrion dans sa voiture de sport, une Nagant, mais il possédait également une énorme moto avec side-car, d'origine américaine, Indian.

Ses exploits d'aviateur l'avaient rendu célèbre, au point que ma maman chantait souvent:

C'èst Henrion qui plane
Bin haut, avou si-aéroplane
Come in aronde i s' pavane
Et vole sins façon ?
(Traduction:
C'est Henrion qui plane
Bien haut avec son aéroplane
Comme une hirondelle il se promène
Et vole sans problème)

Il avait terminé son premier vol dans une sapinière, ce qui n'enlève rien à son exploit. Je suis moi-même un ancien pilote de biplan De Haviland et je peux affirmer que piloter à l'époque de M. Henrion était un exploit: quand on pense que ces avions faisaient de la "marche arrière" en plein vol, si la vitesse du vent était supérieur à celle de l'aéroplane !

Quant à Radio-Seraing, quoi qu'en disent certains... Un jour qu'il était saoul (ou qu'il le simulait... très bien), il émit les annonces suivantes:

- Mesdames, pour avoir des seins bien droits
Un seul remède, marchez à quatre pattes !
- Mourir devient un plaisir
Lorsqu'on se fait ensevelir
Par la maison Collard

Le docteur Houard

Personne n'a mentionné, dans les revues précédentes, qu'il avait été le dernier survivant des passagers du remorqueur Atlas (guerre 14-18) et qu'il était également le médecin légiste (*coroner*) de Seraing. En plus, il fut mon professeur à l'école industrielle moyenne et supérieure de Seraing. En 4e (dernière année moyenne), il enseignait la chimie générale. Il était très sévère; au début de l'année, la classe comprenait quatre-vingts élèves, seulement trente passaient en 5e, les cinquante "moflés" l'étaient pratiquement tous en chimie.

Le cours de chimie se donnait dans le grand auditorium de l'école technique provinciale de Seraing. Lors de la première leçon, dès son arrivée, un silence glacial saisissait les gradins; il arrivait près du pupitre, enlevait sa montre en or de son gilet noir et sa première phrase était: "Je n'accepte jamais les caisses de cigares que l'on me présente... un zéro au cours d'une interrogation écrite ou deux mauvaises réponses en oral... ne vous présentez pas à l'examen final!"

Il en était tout autrement à son cours d'hygiène industrielle, c'est-à-dire au niveau de l'école industrielle supérieure. Il faut en donner la raison: ce cours se limitait à une heure par semaine, et lors d'une délibération

concernant un élève qui avait échoué à l'examen d'hygiène industrielle, un des professeurs sort: "Docteur, vous n'allez pas empêcher cet élève de passer en 6e pour un cours peu important !" Depuis ce jour, le docteur Houard laissait passer tout le monde, il l'annonçait au début de l'année et donnait à son cours une ambiance de récréation instructive ! Avant de continuer, il faut signaler que le docteur Houard était en relation avec les professeurs Picard et Cosyns (je ne suis pas certain de l'orthographe du nom), astronautes (ballon) et inventeurs du bathyscaphe. C'est pour cette raison que bien avant les "scoops" de la presse, il nous avait expliqué le projet du bathyscaphe. Nous avions baptisé ses leçons de "cours de bathyscaphe".

Il était très érudit et les applications sur les sujets qui lui tenaient à coeur nous ont été minutieusement commentées, notamment le gaz de guerre (14-18), les morts suspectes (empoisonnements), sujets passionnants à écouter.

En 1947, il conduisait une ancienne Ford genre modèle T, dont le moteur se calait assez fréquemment; des élèves le guettaient sur son trajet pour le pousser, avec l'espoir qu'il en serait tenu compte dans leur cotation à l'examen de chimie. Il rappelait lui-même que ce genre de gentillesse ne pouvait influencer son jugement à l'examen et en profitait pour y aller d'un commentaire sur les patients qui choisissaient un médecin en fonction de la voiture de ce dernier (C'était l'arrivée des premières voitures américaines).

Réflexion: Je me demande ce que de tels hommes penseraient actuellement du fait qu'on vole et qu'on tue dans des écoles, du fait que des responsables de toutes espèces tripotent dans des combines, etc.

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE SERAING

POUR LA FORMATION DE

Mécaniciens Chauffeurs d'Automobiles

DIPLÔME

Le Jury chargé d'apprécier les examens théoriques et pratiques des élèves sortants, certifie que :

Monsieur Noëlle Picard *né à* St Nicolas *le* 25 Juin 1899

a suivi pendant **huit mois** *les cours mentionnés au programme et possède les connaissances nécessaires pour former un bon mécanicien chauffeur d'automobiles*

En foi de quoi il lui délivre le présent diplôme.

MATIÈRE DES COURS

COURS THÉORIQUE

1. Structure et fonctionnement de la voiture automobile dans chacun de ses éléments.
2. Règlement de police de roulage.
3. Qualités physiques et morales du chauffeur.

COURS PRATIQUE

1. Montage, démontage, réglage, vérification, entretien et réparation des voitures automobiles.
2. Procédé du chauffeur en panne.
3. Réparation et vulcanisation des pneus et chambre à air.
4. Travaux de forge et d'ajustage.

Fait en double à Seraing, le 28 Décembre 1919

Signature du porteur du diplôme, Le Docteur oculiste, Le Jury, Le Président,

Sommaire

Merci et au revoir 2
Les mines 2
Quelques loisirs 21
Souvenirs de guerre 27
Les commerces (suite) 34
... et les beaux restes 43